

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

| ABONNEMENTS | |
|----------------------------------|----------------------|
| FRANCE | ETRANGER |
| Un an... 120 fr. | Un an... 142 fr. |
| Six mois... 60 fr. | Six mois... 70 fr. |
| Trois mois... 30 fr. | Trois mois... 35 fr. |
| Chèque postal : Delecourt 691-12 | |

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Bonne et Heureuse

Voici la nouvelle année : je vous la souhaite « bonne et heureuse ».

Il y a de quoi ! Les boutiques regorgent de victuailles à en faire rebondir d'aise les ventres de Léon Daudet et d'Henri Béraud. Les grands magasins rutilent. Les devantures s'illuminent pour montrer tous les trésors de la terre — or, argent, pierres précieuses — savamment travaillés, artistement présentés, afin de réjouir les yeux des hommes. Tous les spectacles battent le plein de la fantasia, de la volupté et du rêve pour enchanter les âmes défilantes, et des femmes dénudées s'y effritent pour l'épanouissement des sens.

Anniversaire béat du contentement de tous ceux qui possèdent les moyens de jouir sur terre... et même dans le ciel. Ils ont de l'argent, ils l'ont capitalisé, ils l'ont mis à l'abri des mains indiscretes, ils le tiennent à leur exclusive disposition.

Ils ont le Pouvoir au service de leur parasitisme. Ils peuvent se la souhaiter « bonne et heureuse ». Demain ne les inquiète pas. Ils savent que 1925 déroulera pour eux le film des plaisirs plus richement encore que 1924. Les banques sont bien gardées. Les flics veillent à leurs portes. Et les fils de prolétaires iront, en 1925 comme en 1924, « servir » militairement pour garder les frontières des terres sur lesquelles l'exploitation des travailleurs assure à ces oisifs le renouvellement des années « bonnes et heureuses ».

La vie chère. Les biens nécessaires à l'entretien de la machine humaine vendus au prix fort par ceux-là même qui paient le travail au tarif le plus bas. L'existence misérable. Le chômage. Les gosses qui manquent de vêtements chauds pour affronter l'hiver. Le poêle sans charbon. La maladie. Le terme à payer.

Et voici une nouvelle année. Qui va leur leur souhaiter « bonne et heureuse » à ces parias qui voient demain plus morne encore que le triste hier.

les mois prochains d'hiver plus désespérants que ceux de l'automne passé ?

Les grands magasins regorgeant de cadeaux luxueux et de joujoux extraordinaires, les boutiques alléchantes de vivres, les illuminations de music-halls et la noce chahuteuse des boîtes de nuit — tout cela, en ce jour de l'An, est une telle insulte à la gêne populaire — on devrait écrire la géhenne — une telle exaspération des petites misères quotidiennes, un coup de fouet si brutal sur la carcasse décharnée du Proletariat que, vraiment, je me demande si nous n'allons pas pouvoir espérer à notre tour en des temps meilleurs et parler, entre nous désolés, sans héritages et sans cadeaux, parler un peu de la « Bonne et Heureuse » !

La Bonne et Heureuse, mes copains qui trimez d'un premier jour au dernier des années, nous la conquerrons par la force en nous révoltant.

La Bonne et Heureuse elle porte le visage de notre impatience et de notre insurrection. Elle ne sera pas précitée d'un jour de bombe crapuleuse et ne s'accompagnera pas des sons fous d'un jazz-band.

Notre « Bonne et Heureuse » naîtra — hélas ! — parmi le sang et le fracas d'une journée de destruction. Elle s'inaugurera par la violence afin d'abattre le plus rapidement possible les vieilles formes sociales d'exploitation et d'exploitation. Mais du chaos inévitable d'un jour elle surgira l'image de notre effort d'émancipation, de notre soif de liberté, de notre volonté d'Harmonie.

Allons, tous les souffrants, ce jour de l'An bourgeois, voyez-vous, entre « Bonne et Heureuse » : Elle est à la portée de vos mains. Vous pouvez mieux faire que de vous la souhaiter : vous pouvez la réaliser quand vous le voudrez, vous les producteurs. Elle s'appelle l'Anarchie.

André COLOMER.

CHEZ LES FAISEURS DE LOIS

Les Ravaudeurs de l'Amnistie

A peine le rideau est-il levé sur la pauvre comédie du Parlement, où des pantins de la politique sont mus par un jeu de ficelles multicolores, qu'une tempête de théâtre éclate bruyamment.

Neuf heures sonnaient à peine, lorsqu'on vit Simon-Reynaud, député républicain-socialiste de la Loire, se précipiter vers Balamant, pour lui infliger une correction, en ayant assez, disait-il, de ses insolences répétées.

Les huissiers n'arrivèrent pas à temps pour éviter ou adoucir le choc. Les poings s'abattirent. Painlevé, échevelé, ne put que rappeler à l'ordre.

C'est à propos de l'amnistie, dont la discussion avait commencé, et sur une intervention de Berthoin, que se déclama l'incident.

Le député communiste demandait l'ajournement de la discussion, certains éléments de statistique lui paraissant indispensables à recueillir au préalable. Combien y a-t-il d'erreurs judiciaires reconnues par la Cour de Cassation ? Combien de poursuites engagées contre des officiers supérieurs ou généraux, après des affaires comme celles des fusillés de Vingré, du soldat Bersot, des lieutenants Hardouin et Milan ?

Là-dessus, M. Balamant, sur le ton arrogant qui lui est propre, prétendit que ces deux officiers avaient, en quelque sorte, reconnu leur faute. Simon-Reynaud protesta. Sur une grossièreté de Balamant, il bondit vers son banc et l'atteignit.

Ce fut comme sur le ring, la voix des huissiers remplaçant le gong traditionnel.

Le calme se rétablit ensuite tandis que les deux pugilistes quittaient la salle, pour y revenir tous deux quelques minutes après, Simon-Reynaud ayant une dent en moins. Parlons-nous de la légende mythologique, il n'en naîtra même pas un homuncule, dans cette chambre de larves.

Après avoir retiré sa motion d'ajournement, Berthoin se livra à une critique de l'attitude de la majorité, qui manque à ses promesses, en acceptant le vote du Sénat. Il termina par une adjuration à Malvy.

Cazals l'appuya et, se tournant vers l'amnistié Malvy, s'écria :

— Acceptez-vous pour d'autres l'amnistie rétroactive du Sénat ? Pour un conflit avec le Sénat, pas de meilleur terrain que celui de l'amnistie, car c'est celui de la Justice !

De son banc, l'amnistié Malvy fait un geste. Ça veut dire, paraît-il, qu'il interviendra à son moment.

André Hesse, un calé en droit, fils spirituel d'Henri Robert, fameux en subtilités et digressions, prend ensuite la parole.

— Notre souci essentiel, à l'heure pré-

sente, déclare-t-il, c'est que la loi soit votée le plus rapidement possible. Quelle va être la conséquence du refus du Sénat d'amnistier les lois scélérates ?

« Les lois scélérates sont deux : celle de 1893 et celle de 1894. »

« Mais celle de 1893 n'est qu'une codification de la loi de 1881 sur la presse ; il est hors de doute que la loi de 1881 étant comprise dans l'amnistie, la restriction du Sénat ne peut avoir de répercussion. »

Pour la loi de 1894, son article premier n'est qu'une « attribution de compétence » déléguant au tribunal correctionnel des faits réservés jusqu'alors à la Cour d'assises. Son article 2 crée, il est vrai, des délits nouveaux. Mais le vote de la Chambre a été, à deux reprises, assez net pour qu'on puisse être certain que le gouvernement s'en inspirera très largement ! »

Des votes ! Des largesses ! Des certitudes de parlementaires ! Autant, souvent, en emporte une saute de vent politique !

Une bonne et véritable loi d'amnistie, une loi d'amnistie juste et intégrale, un « bon tiens », au lieu de cent « tu l'auras », voilà qui aurait été plus courageux et plus loyal ! Mais les requins ont eu peur de la vieille gueule édentée des calmans.

Léon Blum, souple comme un socialiste jongleur, appuie la thèse de Hesse.

— Félicitons-nous, dit-il, de l'oubli du Sénat, qui ne s'est pas aperçu qu'en maintenant la loi de 1881 dans l'amnistie, il annulait, par avance, son geste...

Il parle ensuite des cheminots. Citons ses paroles :

— On a reproché au gouvernement de ne pas avoir posé la question de confiance devant le Sénat. Je ne suis pas de cet avis. Je pense qu'un gouvernement ne doit jamais poser la question de confiance devant le Sénat.

Sans doute, mon vieux Blum, mais on peut poser la question de confiance au peuple qui ne veut pas d'une amnistie mutilée.

Cazals, président du groupe radical-socialiste, succède à Léon Blum.

Il a des raisons identiques à celles du précédent orateur.

René Renoult, ministre de la Justice, demande à la Chambre de se rallier au texte du Sénat.

Et l'on clôt la discussion générale. Ah ! quel dégoût nous saisit, devant de tels pleureurs, de tels hypocrites, de tels acrobates ! Ils nous la baillent belle, avec leur amnistie « commentée », « ratée », « revue et corrigée » qu'ils vont distribuer au compte-gouttes, avec des faveurs, avec des injustices, avec cet esprit de lésine qui les caractérise tous, autant qu'ils sont de farceurs patentés !

Nous voulons la liberté !

Tous nos distributeurs sont arrêtés

Ça continue. La police nous provoque indignement. Arrêtés arbitrairement, et amenés à la mairie du 10^e arrondissement, tous nos distributeurs de tracts, non seulement ont été insultés par des bourriques malpropres et mal embouchées, mais encore ont été menacés d'être frappés ! Et l'on maintient en prison notre camarade Berthier et celui du quel Jemmapes !

Nous avertissons que nous ne supporterons pas plus longtemps de telles injustices ! Nous disons franchement et sans ambages aux policiers faux interprètes de la loi que nous en avons marre !

Nous avons assez d'entendre, de leur sale gueule, tomber des injures obscènes et des calomnies contre nos meilleurs militants !

« La liberté de la pensée », même dans la forme atténuée où nous la donne l'hypocrisie républicaine, nous la voulons, pleine et entière !

L'Administration du « Libertaire » prend l'entière responsabilité des tracts distribués, et elle convoque, une fois encore, les militants, tous les militants, pour les distribuer librement devant les flics !

Les journaux du Bloc National, depuis la poursuite contre l'« Eclair », font un raffut immense au sujet de la liberté de la presse !

Qu'attendent-ils pour protester contre les atteintes à cette liberté dont le « Libertaire » est victime ?

Et pourquoi les valets de plume du Bloc des Gauches ne l'aiguisent-ils plus cette plume rouillée, pour défendre les idées qui les engraissent, qui les poussent, qui les hissent au pouvoir ?

Ils n'ont pas su faire aboutir une amnistie véritable, ils n'ont pas su donner à leur victoire électorale une couleur de vérité et de sincérité, mais qu'au moins ils fassent respecter cette pauvre liberté boiteuse que leur ignoble veulerie a mise en guenilles !

Nous la voulons cette liberté, et si on ne nous la donne pas nous la prendrons !

Nos tracts seront distribués, divers et contre tous les flics de la tyrannie républicaine !

LE FAIT DU JOUR

L'éternel Sacrifié

Paris-Soir veut nous monter le cou, mais ça ne prend pas. Hélas ! combien de pauvres diables d'électeurs — par sentiment — du Bloc des Gauches seront victimes de l'odieuse subterfuge !

En titre énorme, sur deux colonnes, le journal de Merle-Brossard-Méric annonçait hier soir : « Les lois scélérates seront comprises dans l'amnistie, malgré le vote du Sénat. » Enfin, ça y est, se dit-on, tout de même « ils » ne se sont pas dégonflés ! Et l'esprit se perd en conjectures sur les raisons qui ont bien pu accorder quelque courage à ces pleureurs qui se dénomment Renaudel, Blum, Malvy et consorts, tandis que le cœur bat d'aise. Puis on lit le compte-rendu de la Chambre. Le titre était fallacieux, l'amnistie ne s'appliquera pas aux lois scélérates ; les socialistes se sont mis d'accord avec les radicaux-socialistes pour voter des deux mains le texte du Sénat.

Cependant le gouvernement, selon André André Hesse, pourra interpréter largement ce texte afin d'y inclure, tout de même, certains condamnés en vertu des lois de 1893 et 1894. En tout cas, Herriot pourra user de son droit de grâce amnistiant.

D'accord, les militants connus seront sans doute amnistiés, mais les autres, les petits, les obscurs, ceux de province condamnés ça et là pour des faits de propagande, les laissera-t-on être victimes de leur courage et de leur idéalisme ? Est-ce que, dans l'affaire, Populo sera encore le sacrifié, celui que l'on oublie, l'éternel sacrifié ?

Nous ne le permettrons pas.

ÉTRENNES MÉRITÉES



POPULO. — Tiens, salopard, voilà pour l'apprendre à briser nos espérances !

DERVAUX condamné à mort

Malgré les efforts de M^e Torrès, qui a montré, pendant tous ces débats, qu'il aurait mérité d'avoir à défendre une meilleure cause, Dervaux vient d'être condamné à mort par le jury de la Seine.

De tels arrêts n'empêcheront pas l'éclosion d'autres monstres de ce genre sur le fumier bourgeois.

La mort d'un assassin n'a jamais arrêté le geste des assassins futurs.

D'ailleurs, un Dervaux, lubrique, cruel, et pour tout dire fort peu sympathique, aurait dû être enfermé dans une maison de fous.

Que de malades il y aurait à guérir, en les empêchant de nuire par d'autres moyens que la guillotine.

On devrait tirer, de tels débats, une leçon sociale et psychologique.

Ces êtres de crimes sont trop souvent des esprits bas, qu'aucune idée n'élève au-dessus d'eux-mêmes, et qui ne voient dans la vie que l'assouvissement de leurs instincts. Il faut élever le niveau social, si l'on veut des individus conscients.

Les poursuites contre "l'Eclair" et la "Liberté"

« Le Comité du Syndicat de la Presse Parisienne, fidèle à des traditions dont il ne s'est en aucune circonstance départi, considérant que la liberté de la presse est la première des libertés républicaines, proteste avec énergie contre les poursuites dirigées contre plusieurs journaux, et surtout contre la prétention du gouvernement de les soustraire, par une qualification déshonorante, au juge de droit commun en matière politique : le jury. »

« Le Comité félicite son président de la protestation dont il a pris l'initiative et s'y associe d'autant plus complètement qu'il ne peut admettre un seul instant le prétexte allégué dans la réponse de M. le président du conseil. »

« Si le gouvernement estimait qu'il devait rechercher l'origine de la divulgation d'un document, il n'était nul besoin de poursuivre un journal : il suffisait, ainsi que cela se produit habituellement, d'ouvrir une instruction contre X. »

Vous avez entendu ce boniment ? S'il s'agissait du Libertaire (poursuivi au nom des lois scélérates), ce qu'ils la feraient leur gueule, ces farceurs !

Mais il s'agit du Buré qui tous les jours boit dans les burettes du Saint-Sacrifice à la patrie !

Mais il s'agit de ce Taittinger qui commet tous les jours le crime d'écrire au nom de la Liberté !

Alors, on lève les boucliers, on danse le scalp, on aiguise les sabres !

Neuf cents arrestations en Esthonie

Mardi, à six heures, la police a cerné un certain nombre de maisons du quartier du port. Elle a procédé à l'identification et à l'interrogatoire de cinq cents ouvriers sur lesquels cent trente-cinq ont été arrêtés.

Les individus arrêtés sont accusés ou soupçonnés d'avoir participé au mouvement communiste du premier décembre.

Dans la soirée de lundi, six autres arrestations avaient déjà été opérées.

Le total des personnes arrêtées et qui seront jugées est actuellement d'environ neuf cents.

Il ne suffit pas au gouvernement esthonien d'avoir fait exécuter, après un simulacre de jugement, des dizaines de révolutionnaires, il continue son abjecte besogne de répression contre tous ceux qui sont simplement soupçonnés de ne pas sympathiser avec l'arbitraire et l'injustice.

C'est le régime de l'inquisition qui renait et le prolétariat mondial devrait se dresser pour que finisse cette terreur fasciste qui menace l'Europe entière.

Politique équivoque

M. et Mme Krassine ont offert hier soir, à l'ambassade de la rue de Grenelle, un dîner en l'honneur de M. et Mme Jean Herbet, auquel assistaient des membres du corps diplomatique et des personnalités politiques, parmi lesquelles MM. de Monzie et Lemery, sénateurs.

M. Krassine a assuré le nouvel ambassadeur de France à Moscou, qui doit rejoindre son poste la semaine prochaine, de l'accueil cordial qui l'attend à Moscou, et exprimé la certitude que la reprise des relations diplomatiques rétablirait entre les deux pays les traditionnels liens d'amitié.

C'est au Temps d'hier soir que nous empruntons ce bref communiqué, cependant qu'en première page le grand journal du soir consacre toute une colonne à la lutte contre le bolchevisme.

Il y a une contradiction flagrante qui dévaill, il nous semble, sauter aux yeux, entre l'attitude des diplomates bolchevistes et la propagande « révolutionnaire » du parti communiste, qui puise ses mots d'ordre à Moscou. Et le Temps fait judicieusement remarquer que, jusqu'à présent, la Russie est officiellement reconnue par la plupart des puissances du monde, son gouvernement a le devoir, par réciprocité, de ne pas exporter à l'étranger sa propagande communiste. Mais le gouvernement des Soviets en a-t-il le pouvoir ?

En envisageant simplement le problème politique et social de la Russie sous son jour actuel, sans pénétrer dans le passé gros d'erreur qui a obligé le gouvernement russe à de multiples concessions envers la bourgeoisie, il est facile à constater que dans le domaine international, le cabinet de Moscou mène une politique de tractations, qui doit lui permettre d'équilibrer l'économie sociale de la Russie.

Si l'on a fait admettre ou si l'on a imposé au peuple russe la nouvelle politique économique qui, à l'avis même des leaders du mouvement communiste, est un recul, ce la Révolution prolétarienne, il sera difficile de lui faire comprendre, après les années de sacrifice qu'il s'est imposées, que toutes ses luttes passées n'avaient pour but que de le ramener à la politique démocratique de Kerensky.

Le prolétariat russe n'a pas sans émotion et sans colère vu pénétrer dans le pays de la Révolution la nouvelle bourgeoisie nationale et internationale, qui s'installait en maîtresse en face de la misère du travailleur, et il a fallu tout le doigté démagogique des ministres soviétiques pour faire accepter cette politique à double tranchant, qui sacrifiait à la bourgeoisie les intérêts économiques du prolétariat.

Quoi qu'en disent les propagandistes accrédités de Moscou, le peuple russe a conscience de sa faiblesse, et ce n'est pas par sympathie qu'il soutient la politique du gouvernement, mais il est pris dans un cul de sac, et il lui est impossible, pour le moment, du moins, de se libérer de cette dictature qui le relègue au second plan dans la lutte économique et favorise chaque jour un peu plus l'industrie et la propriété privée.

Le gouvernement russe s'est pris lui-même dans les roues de l'engrenage et sa politique de concession ne peut se terminer à présent que par une Révolution intérieure ou une guerre extérieure.

Afin de donner au prolétariat russe une satisfaction morale et éviter les troubles intérieurs qui menacent à tout instant d'ébranler les bases du pouvoir central, le gouvernement est contraint de s'appuyer encore sur les principes révolutionnaires défendus les armes à la main en octobre 1917, alors que la vie matérielle de la Russie ne peut être assurée que par le concours de la bourgeoisie internationale, participant au redressement économique de ce grand pays dévasté par la guerre, la Révolution et la famine.

Or, la politique extérieure du gouvernement russe est en opposition directe avec celle qu'il entend poursuivre intérieurement, et la vie économique de la Russie ne peut être assurée que par une politique extérieure de concession. Il y a une impossibilité totale à accorder ces deux politiques et c'est ce qui met en difficultés continuelles le gouvernement des Soviets.

Nous avons vu toute l'indécision des pourparlers lors de la reprise des relations diplomatiques avec l'Angleterre, et demain en France Krassine verra se dresser devant lui les mêmes difficultés insurmontables.

Le langage protocolaire ne suffit pas à écarter tous les troubles et, autour du tapis vert, chaque pays défend avec acharnement ses privilèges et ses intérêts. Le gouvernement du Bloc des gauches, qui reconstruit de jure la Russie soviétique, laissait sous-entendre que l'ancien régime avait envers la France une dette de 15 milliards, et que l'amitié des deux pays était subordonnée à la reconnaissance de cette dette par la Russie rouge.

Quels sont les engagements de la Russie envers la France à propos de ces dettes ? C'est ce que nous ignorons probablement longtemps encore, une solidarité effective étant de rigueur dans les cercles diplomatiques lorsqu'il s'agit de leurrer le peuple.

Or, une chose est claire, c'est que la finance française ne traitera avec la Russie qu'à la condition d'être remboursée dans un laps de temps plus ou moins long de cette somme de quinze milliards. Le gouvernement des Soviets avouera-t-il à son prolétariat cette créance de l'Etat français ? Payera-t-il ? Si peu versé que soit le peuple russe dans les affaires financières, on aura du mal à lui faire avaler cette pilule, qui

Les Lettres Vivantes

Georges Vidal : HAN RYNER, l'homme et l'œuvre. — Marcel Lebarbier : MAURICE WULLENS. (« Vouloir »).

Deux études sur deux écrivains que nous aimons tous deux également.

Han Ryner présenté par Georges Vidal. C'est en quatre-vingts pages ce tour de force littéraire de donner une vision totale et claire de l'œuvre si nombreuse et si riche du philosophe, du conteur, du sociologue, du pamphlétaire. En quatre-vingts pages, Georges Vidal fait le tour d'un monde. Notre ami est un type dans le genre de Michel Strogoff. Sa plume bat un record : elle tient de la performance sportive. Mais elle constitue en outre un excellent acte de propagande anarchiste. Cette brochure, agréable à lire, donnera à tous ceux qui l'auront facilement achevée le désir de connaître les œuvres de Han Ryner.

Georges Vidal, conteur charmant, aura donné, nous en sommes certains, à des centaines de camarades la nostalgie des paysages ryneriens. Et, après avoir lu cette plaquette, un peu comme on regarde les affiches de Ziem dans les salles d'attente des gares, ils ne voudront plus se contenter du raccourci reproducteur et allécheur, ils voudront voyager à leur tour et voir, de leurs propres yeux, les belles contrées, les nobles et harmonieuses pensées.

« Indépendance d'abord », en mettant ces mots en tête des premières pages qu'il consacre à Han Ryner, Vidal rend justement hommage à celui qui osa foudroyer les « prostitués », les valels de Dame-la-Gloire, les gendeleffes.

Certes, parmi les écrivains « cotés » et « officiels », nombreux sont ceux qui louent sans réserve l'œuvre de Han Ryner. Quant aux autres, ils se taisent : ils ne pardonnent jamais à Han Ryner d'avoir été lui-même, toujours, sans défaillance, et de n'avoir point, comme eux, vendu sa conscience et sa plume.

Et voici l'œuvre. Vidal l'aperçoit très bien dans la lumière d'harmonie que Ryner s'est choisie : « Il y a, dit-il, dans l'œuvre de Han Ryner deux génies : le génie du conte et le génie de la philosophie. Tantôt l'un prédomine, tantôt l'autre. Mais ils sont inséparables. Et sur ces deux génies plane une poésie sereine, étonnante de délicatesse et de fraîcheur. »

Quelle est la philosophie de Han Ryner ? Elle puise son essence dans l'antiquité, mais elle renouvelle la pensée des philosophes de la Grèce. « En lui donnant une vie nouvelle, Han Ryner a créé Diogène comme le savant dévoile une force inconnue. Cette force existait sans doute avant que ne vienne le savant, mais elle dormait dans l'inconnu. Le savant, en la découvrant, a fait œuvre de créateur. De même Han Ryner. Des sagesse antiques qui dormaient sous le mythe, il a tiré une philosophie neuve et de la statue morte, il a fait une chair vibrante. C'est demander-t-on d'autre à un créateur ? »

Pour faire « apercevoir » la pensée rynerienne, Vidal analyse par un enchaînement de citations très heureusement choisies. Ainsi précise-t-il le subjectivisme de Han Ryner : « Une chose importe avant toute autre : c'est le « connais-toi toi-même ». Chaque homme renferme en lui un trésor. Chaque homme porte en lui l'explication du monde. Et il doit se dire : « Tout ce que je sais, c'est que, du dehors, je ne sais rien. Mon esprit ne sort pas de mon esprit et les choses n'entrent pas en lui. Je ne connais rien, jamais, de l'univers subjectif, moi-même. » Et plus loin : « Mais que l'homme sache se préserver, ou se débarrasser, des influences étrangères. Toute influence est mauvaise. À qui la subtil et à qui l'exerce. Dès que l'essai de peser sur une destinée étrangère, je fais peser cette destinée sur mon propre sort... » Ainsi Han Ryner en arrive à l'individualisme le plus absolu, c'est-à-dire à la doctrine morale qui ne s'appuie sur aucun dogme, sur aucune tradition, sur aucune volonté extérieure, ne fait appel qu'à la conscience individuelle.

« Mais le cynisme est un sage. Il ne sophistiquait pas sur la vie. Il vit. » Après avoir montré comment Han Ryner hait les religions : « Parce qu'elles déforment la vie et ne sont qu'un moyen de domination aux mains d'ambitieux », Vidal ajoute : « Han Ryner hait le dogmatisme autant qu'il hait la Religion... » Cette haine de la rigidité et du principe est d'ailleurs chose très naturelle, lorsque l'on sait, comme nous l'avons dit plus haut, que Han Ryner est le philosophe de la vie, de cette vie fluide et souple qui s'harmonise avec le stream of consciousness du grand William James. Aussi Han Ryner repousse-t-il la notion du Devoir avec la même véhémence qu'il employait à repousser l'idée de Dieu.

Enfin, voici Han Ryner aux prises avec les « forces mauvaises de la Société ». « Haisant les religions, les préjugés, les autorités et l'artifice, Han Ryner ne peut qu'éprouver un profond mépris pour la société actuelle. »

Et Georges Vidal, ayant achevé son « Tour du monde rynerien en quatre-vingts pages », conclut sur ces lignes qui tracent avec sagesse le chemin de la « Sagesse qui rit » : « Pour que soit plus féconde la société prochaine il veut que le peuple s'élève et comprenne. Il veut une révolution intérieure avant une révolution extérieure. »

« Peut-on l'en blâmer ? Allons donc ! N'est-il pas évident que l'homme qui demande beaucoup des autres doit exiger beaucoup de lui-même ? Le nouvel édifice social ne peut être solide que s'il repose sur des bases solides et un monde nouveau ne peut être harmonieux et viable que s'il repose sur des mentalités nouvelles et des aspirations saines. »

C'est pour cela que Han Ryner, ce grand penseur, est un grand ouvrier de la société future. »

Maurice Wulless, présenté par Marcel Lebarbier dans la revue *Vouloir*, petite de format, mais grande d'audace et d'idéalisme. Reproduisons ici cet excellent portrait de notre ami. Ceci est en outre une page de littérature vivante, une page de la vie d'un écrivain qui connaît cette sagesse dont nous parle Han Ryner et qui consiste à « faire de l'action et du rêve ou de la pensée une harmonie indénouable. »

Sur ces entrefaites il a publié « Pages de mon Carnet », « Souvenir de Voyage, de Campagne et de Captivité ». Œuvre sans prétentions littéraires, qui veut être un document et qui en est un de toute première valeur sur un des aspects de la guerre les plus embrouillés de mensonges journalisti-

Je l'appellerais volontiers un poète.

Non parce que la mobilisation le prit, le revêtit d'un uniforme, l'entraîna au métier guerrier, l'envoya dans une tranchée en Argonne, en fit un grand blessé et un prisonnier, puis en 1915, un rapatrié. Il n'est pour s'enorgueillir de telles aventures, que les patriotes convaincus partis volontaires et restés volontaires jusqu'au bout, — combien sont-ils ? —, les fumistes et les imbéciles. Peut-être pourrait-on y ajouter quelques phénomènes, amants de la guerre en tant que sport dangereux. Wulless n'entre dans aucune de ces catégories.

Un poète au sens d'avant 1914, un gars qui n'a pas peur, mais pas jobard au point d'exposer sa vie pour une cause, à moins que forcé. Le courage dont Maurice Wulless mérite d'être loué n'est pas celui d'un distributeur de coups de poings ou de fusil. En mai 1916, il fait renaitre « Les Humbles », revue que son camarade Maurice Bataille avait fondée à Roubaix en octobre 1913 et auquel il avait, par la suite, donné le sous-titre de « Revue littéraire des Primaires ».

Premiers numéros un peu hésitants. Evidemment on a fait mieux, depuis lors, mais reportez-vous à l'époque : En pleine « Union Sacrée », littérature furieusement jusqu'au-boutiste, dans la presse — mises à part quelques publications libertaires, quasi confidentielles — il n'y a, pour esquisser prudemment le travail de débouvement des ordres, que « Les Hommes du Jour » et « Le Journal du Peuple » et une seule petite revue pour tenir compagnie aux Humbles, « La Caravane ». A part cela Wulless, coupé pendant un an et demi de toute vie intellectuelle, est isolé dans la grande Paris militante et pittoresque. Pécuniairement seul, et littérairement idem, ou à peu près, son mérite est grand d'entreprendre une publication, même petite, qui ne veut pas hurler avec les loups, et qui arbore avec vénération le nom honoré de Romain Rolland.

Un numéro spécial doit être consacré au glorieux pacifiste : la censure l'interdit. Wulless, un instant pense à faire une revue « inactuelle », mais on sent bien que sa religion est éclairée et, dès lors, sous sa vigoureuse impulsion, « Les Humbles », qui ne sont pas du tout « ceux qui s'humilient devant quoi que ce soit », mais « ceux qu'on voudrait humilier », prennent position nette et fière allure. A la table des matières de leur deuxième série — première série du temps de guerre — on peut lire, entre autres, les noms d'Henri Guilbeaux, d'Han Ryner et de Romain Rolland.

Cependant Wulless ne s'est pas contenté de faire marcher et progresser sa revue. Un cahier a présenté sa première œuvre : « Profils de Flandre... et d'ailleurs ». L'observation des types dénote un très net de stylisation psychologique : observation sincère et délicate des gens de la terre natale. Ouvriers sages, « fermiers cupides, meuniers sans scrupules, noceurs bigots » boutiquiers prudents, ses Flamands ne sont ni meilleurs, ni pires que d'autres ; Wulless aurait voulu les aimer. Par moyen, mais le regard railleur s'est mouillé de pitié.

Il y a dans ces « Profils » un pamphlétaire latent. Il ne va pas tarder à faire une vigoureuse sortie.

C'est en juillet 1917 que la chose se passe. Wulless rompt des lances contre « quelques cœurs » spécialistes de la poésie patriotique qui lui ont proposé leur collaboration. Il faut voir comme il les renvoie à leurs besoins de pisse-copie. La censure échappe ; Wulless rétablit une bonne partie des passages interdits. Côté : six mois de suspension. On paraît quand même, sous forme d'éditions. Et l'ineffable censure laisse passer, en tant que publication de librairie, le cahier Romain Rolland interdit l'année précédente en tant que numéro de revue. Dans la même période « Les Humbles » découvrent et font connaître l'admirable graveur Gabriel Belot, rééditent « Le Livre de Pierre » d'Han Ryner, et « Le Chapeau de Velours » de Maurice Bataille, publient sous le titre « Le Panseur de Plantes » un choix de poèmes et de lettres de Walt Whitman datées de la guerre de Sécession, et bouclent les six mois de suspension avec une copieuse anthologie où la présence de nombreux collaborateurs nouveaux prouve que la petite équipe du début n'a pas préché dans le désert.

Il y a maintenant tout un groupe ardent, remuant, combatif, de petites revues rollandistes, pacifistes, individualistes ou internationalistes qui luttent contre la religion officielle d'alors : le jusqu'au-boutisme du massacre. Toutefois certains de ces ouvriers de la dernière heure sont sujets à caution. Dès la fin de 1917 plusieurs malins ont senti le vent tourner. Tel qui dirigeait une grotesque feuille dénommée les « Chants tricolores » à cause de sa couverture alternativement bleue, blanche et rouge, change d'enseigne et sollicite la collaboration de Romain Rolland, Paul Brulat, Anatole France et Henry Bataille font risette aux jeunes « défaits ».

Larmistice signé, se déniche toute une légion de littérateurs pacifistes qui n'attendaient que ce moment-là : jeunes snobs à la recherche d'un genre, poètes et romanciers en quête d'un bon filon (le succès du « Feu » est un exemple encourageant), « chers matras » soucieux de se refaire des disciples. Tous trouvent sur leur route un Wulless empêché de danser en rond, qui leur remet au besoin le nez dans leurs petites salades.

Cette tâche d'assainissement ne l'accapare pas complètement. Sous forme de cahiers spéciaux il accueille des jeunes écrivains de talent comme Edmond Adam, René-Marie Hermant, ou travaille à diffuser l'œuvre d'un Philéas Lebesque, puis d'un Henry Chapot. Il découvre René Dunan qui succède au signataire de ces lignes pour la chronique des livres. Il publie l'inoubliable — et malheureusement introuvable — anthologie « Le Cœur de l'Ennemi » où quatorze poètes allemands font entendre à la France leurs voix fraternelles. Son activité, d'ailleurs, déborde sa revue : en 1920 il a l'honneur d'être poursuivi pour avoir, en conférence publique, flétri les officiers français qui fusillèrent à Odessa la jeune institutrice Jeanne Labouret.

Sur ces entrefaites il a publié « Pages de mon Carnet », « Souvenir de Voyage, de Campagne et de Captivité ». Œuvre sans prétentions littéraires, qui veut être un document et qui en est un de toute première valeur sur un des aspects de la guerre les plus embrouillés de mensonges journalisti-

ques : la vie des prisonniers de guerre. Pas d'on dit que... ni d'il paraît que... mais simplement : « Voici ce qui m'est arrivé à moi ». De tels livres sont rares, et c'est dommage pour les historiens futurs.

L'attitude intrépidement de Wulless pendant et après la guerre ne devait pas aller sans inconvénients. Non content de s'en prendre aux chers matras, accusés à juste titre, d'avoir manqué de sincérité et de désintéressement, voici qu'il s'en prend à d'anciens camarades de lutte, tels ceux du groupe des « Forgerons » qui se transforment en boutique à conférence, tel Han Ryner qui oblique vers les salons bourgeois, tels les anciens combattants s'enorgueillissant d'avoir combattu. Le groupe « Clarté » a son tour et enfin le bolchevisme quand se précise la menace d'une dictature soi-disant prolétarienne.

Cette clairvoyance et ce courage dans la critique manquent de tuer la vaillante petite revue. Les journaux de gauche qui l'avaient souvent signalée à leurs lecteurs en 1913, élargissent la zone de silence autour d'elle. Maints abonnés socialistes minoritaires font défection pour rejoindre des feuilles jusqu'au-boutistes de la veille. En 1920, « Les Humbles » sont moribonds. En janvier 1921, Wulless angoissé comme un ouvrier qui voit s'élargir une lézarde menaçante dans la maison qu'il a bâtie de ses mains, lance un appel quasi désespéré, mais plein de fierté quand même :

« Nous ne voulons d'aucune étiquette. Mais cela se paie : le silence général, le mépris hostile, le boycottage organisé... »

« Nous ne serons écoutés que d'un petit groupe. »

« Qu'un moins ce petit groupe qui nous comprend, nous estime et nous aime, que ce petit groupe d'amis dévoués et éprouvés, nous soutienne. Qu'il comprenne combien il est urgent de nous aider. »

« Ce sera mon unique vœu pour cette année 1921. »

« Nous ne les renouvellerons pas. Nous ne sommes pas des mendiants. »

« Si l'on nous aide, nous ferons tout ce qu'il est humainement possible de faire. »

« Sinon, le cœur oppressé d'une indicible amertume, nous disparaîtrons. »

L'appel est entendu ; pas assez pour faire prospérer la revue, pas assez même pour la faire vivre, mais grâce aux sacrifices pécuniaires toujours renouvelés de Wulless, assez pour faire l'appoint. Beaucoup de collaborateurs se sont égarés ; entre autres René Dunan, qui a maintenant le pied à l'étrier, tire sa révérence. L'équipe de 1916-1920 est bientôt réduite à Wulless, Gabriel Belot, Marcel Millet, Emile Masson, Marcel Sauvage, Gaston le Révérend et moi. Mais Wulless accueille de jeunes recrues de talent, leur ouvre généreusement ses feuilles minces, « consacre à leurs œuvres des cahiers entiers. Les collaborations de Claude Arène, de Georges David, de Jean-Paul Samson datent de cette époque, ainsi que les nôtres. Donce-Brisy et Charles Roehat, Guilbeaux lui-même, malgré les attaques renouvelées contre la dictature du prolétariat rejoint la courageuse compagnie et attaque à son tour, avec Wulless et Donce-Brisy, les révolutionnaires dillettantes. »

Wulless n'a perdu ni crocs ni griffes, au contraire et tout comme son ami Guilbeaux, vrai sanglier des Ardennes, il force, vaillant et bougon, sur tout ce qui est latteur, fémistère, imposture, bêtise ou malhonnêteté. Et il opère non seulement aux « Humbles », mais aussi au « Libéraire » et à la « Revue anarchiste » où il a trouvé maintes sympathies sans se laisser ligoter par aucun dogme. Ces dernières années il s'en prend surtout aux écrivains-combattants et aux écrivains-mercantis. Peut-être a-t-il le tort de trop accorder d'importance aux questions de personnes, peut-être a-t-il tendance à attendre des autres les actes que lui, Wulless, aurait accomplis en telle ou telle circonstance. Certains cherchent à lui faire une réputation d'esprit étroit, voire de garde-champêtre, alors qu'il est surtout un moraliste actif, un peu comme un frère précheur au verbe truculent et hardi égaré dans une époque sans franchise. Cet esprit étroit publie un numéro spécial en faveur du communiste Guilbeaux, condamné à mort, après en avoir publié un en faveur du libéral Armand emprisonné.

Ce « garde-champêtre » édite les poèmes de Toller, prisonnier de la réaction allemande, et de Samson, déserteur de la « guerre du Drot ».

Quelle part il se demande : « Suis-je bon ? » Oui, de la bonté rude et amère, mais profonde, d'un misanthrope.

Je termine. Ceux qui attendaient de la critique littéraire sont déçus. J'aurais dû parler des œuvres de Wulless, et je n'ai guère parlé que des « Humbles ». Cette petite revue, modeste en ses moyens, mais grande par le courage, c'est son œuvre. Il y a été l'initiateur, il en reste le hardi ouvrier toujours sur le chantier. Il n'a jamais cherché ni obtenu l'acclamation des foules. Sa récompense est d'avoir conforté quelques cœurs angoissés, quelques consciences affolées de doute dans une époque barbare. — Peut-être n'a-t-il désigné aucune voie de salut, du moins il a crié « gare ! » à l'entrée des chemins de perdition — Sa récompense est encore d'avoir, ainsi, conquis des amitiés peu nombreuses, mais fidèles et ferventes, telle celle qu'exprime d'une façon touchante une lettre d'une abonnée inconnue, institutrice de province :

« Avec une profonde sympathie, je suis chacun des cahiers qu'il arrive. Je n'oublierai jamais qu'ils m'ont aidés à ne pas désespérer, même aux jours les plus sombres de la guerre — qui n'ont pas cessé d'ailleurs ! — du sentiment de la fraternité humaine... »

Sa récompense, enfin, ce pourrait être de voir sa revue vivre d'une vie moins précaire. Je souhaite que ces quelques lignes y aident un peu en lui attirant de nouveaux amis.

Souhaitons, nous aussi, en ce jour de bons souhaits, longue et puissante vie aux « Humbles », mais espérons surtout que Maurice Wulless nous donnera bientôt l'œuvre qu'il nous doit : le roman-pamphlet, un genre qu'il peut créer, et dont nous pressentons la criante vérité de douleur, de rage et d'amour en lisant ses contes — tel ce « Culte de la Charogne » que nous reproduisons demain dans le Libéraire après l'avoir trouvé dans « Vouloir ».

André COLOMER.

Pour soutenir
votre « Libéraire »
Amis lecteurs
abonnez-vous !

CONTE DE NOUVEL AN.

Les deux poupées

Figurez-vous une toute petite fille de six ans, aux manières à la fois discrètes et déliées, fine comme une statuette de Sèvres, court-vêue et les cheveux à la Ninon, avec des yeux tantôt fureteurs, tantôt moqueurs, le plus souvent aimants, où de petits points bleus mettent en valeur le maron de la pupille, et qui de ses mains calines balance deux poupées du nouvel an.

Elle les regarde tour à tour, et semble plongée dans une méditation qui, pour être enfantine, n'en a pas l'air moins sérieuse. C'est que la toute petite Hélène pèse, un à un, les légers arguments qui, en conscience, lui feront préférer une de ces poupées qu'elle embrassera cependant, à première vue, et dans la joie de la surprise, avec un amour égal.

Car pour être petite, elle n'en est pas moins femme, c'est-à-dire curieuse de savoir où la conduit le flux et le reflux de ses sensations, et d'avoir le joli frisson du choix qui élit ou qui repousse.

La grande poupée blonde, avec sa combinaison en dentelles et son chapeau de bergère, lui plaît infiniment. D'ailleurs, elle a des yeux bleus qui ne sont pas doux, mais qui fixent bien, et ses sourcils vernis peuvent servir de miroir à une frimousse de six printemps...

La minuscule poupée brune n'est qu'une pauvre petite ménagère ; avec son regard éploré et son tablier noir, il ne lui manque qu'un panier pour aller aux commissions...

C'est fait. La sentence est rendue. Hélène, d'une coup brusque, renvoie la candeur à ses casseroles, en l'espèce une mignonne tâtée de cuisine en désordre dans un fouillis de chiffons.

Alors, pour la préférée, pour l'éluë, pour la chérie, commence une vie de fête et de luxe dont l'imagination de sa maîtresse bâtit le décor somptueux.

Ce ne sont que festons, ce ne sont que bagatelles, goûters fins, bals imaginaires, où elle joue un rôle de premier plan. On l'habille, on lui babille, on la deshabille, avec des rires mystérieux, des recommandations à voix basse ou péremptoire, des compliments, des reproches polis, toute une cour de damoiselles d'atours à une sorte de reine improvisée.

Et pendant ce temps-là, la délaissée, la misérable qu'on oublie, semble suivre de loin, avec des larmes dans les yeux, le scandale de cette préférence, qui lui mord le cœur...

C'est du moins, par à peu près, ce qui vient de s'insinuer dans le cerveau de la toute petite Hélène, qui a le rire facile et le goût des belles choses, mais qui s'ennuie vite de la douleur d'autrui.

Sur le fauteuil royal où elle l'avait placée, elle laisse un instant la grande blonde percher dans un costume de gala, pour réfléchir au sort malheureux de la brune aux yeux doucement implorants.

Hélène est prête à pleurer, selon l'adage du poète qui veut qu'en voyant se lamenter les autres on se lamente à son tour... Vite, en petite bonne femme bienfaisante et empressée qui veut réparer une faute, elle saisit la mignonne, au sein de ses chiffons desolés et l'embrasse à tout cœur, chuchotant des mots d'amour et de pitié.

Mais voici Maman qui, aussi curieuse que sa fille, s'arrête, interrogative, devant ce spectacle...

— Alors, Hélène, tu n'aimes plus la grande blonde ? Elle est pourtant plus jolie...

Un silence embarrassé suit cette question, et deux petits yeux inquiets semblent s'offenser de l'indiscrétion...

Puis, subitement, on entend ces mots, dans un souffle :

— L'autre est plus belle, mais j'aime mieux ma brune, elle est plus malheureuse !

Guy SAINT-FAL.

Camarade, as-tu pris une
action à l'emprunt du
« Libéraire » ?

Nos Échos

Idées du matin

J'ai vu hier un philosophe, assembleur subtil d'idées et charneur d'images, qui m'a dit ceci, en son beau langage : « Quand le demi-sommeil vous embrume les yeux, mais vous donne comme une intérieure vision nouvelle, c'est alors que se produit la plus féconde dissociation des idées... Et de cette dissociation résulte la magique effet qui met au jour les idées neuves ! Au travail, alors, arisan du verbe, et dépouille la gaine du sommeil, pour « trouver » et pour « conquérir » !

Mais il ajoutait, avec un sourire ironique : « il ne faut d'ailleurs pas dire à la compagnie que tu médites au lieu de dormir, car elle respecterait ton sommeil, mais interromprait ta méditation ».

Et il caressait sa barbe, doucement, d'une main d'artiste qui sait le prix d'un geste.

LES SPECTACLES

Opéra. — Relâche.
Opéra-Comique. — 13 h. 30 : Les Contes d'Hoffmann. — 20 heures : Le Hulla ; Le Petit Elle ferme l'œil.
Gaité-Lyrique. — Rip.
Théâtre-Lyrique. — 14 h. 30 : Véronique. — 20 h. 30 : Réve de Valse.
Comédie-Française. — 13 h. 30 : L'Adieu ; L'Abbaye Constantin. — 20 h. 45 : La Reprise ; Odeon. — 14 heures : Le Petit Café. — 20 h. 30 : La Samaritaine.
Porte-Saint-Martin. — Peer Gynt.
Comédie des Champs-Élysées. — Malborough s'en va-t-en guerre.
Studio des Champs-Élysées. — A l'ombre du Mal.
Atelier. — 14 h. 45 : Le Pêcheur d'ombres. — 20 h. 45 : Chacun sa vérité.
Nouvel-Ambigu. — Matinée : Le Maître de Forges. — Soirée : Monsieur Zéro.
Théâtre des Arts. — Les Appareils.
Théâtre de l'Avenue. — En famille.
Mathurins. — La Souris Blanche.
Albert-Ler. — Ballets Russes.
Femina. — Théâtre du petit monde.

CADRETS

Noctambules. — X. Privas, Hyspa, Forny, Gazol : la Revue.
Le Grillon. — J. Rieux : la Revue.
La Vache-Enragée. — M. Hallé et les chansonniers.
Le Coucou. — J. Bastia.

se manifestera sous forme de travail supplémentaire et d'impôts plus élevés.

Le gouvernement russe, qui est engagé aujourd'hui sur la pente glissante de la diplomatie bourgeoise, est obligé de traiter avec des puissances étrangères ne peut plus échapper à la rigueur de l'économie capitaliste et sera avant peu obligé d'abandonner ce qui lui reste encore de son programme révolutionnaire ou de briser définitivement ses relations avec les puissances bourgeoises. C'est dans ce chaos que se débat, depuis l'instauration de la N. E. P., le gouvernement russe.

Subordonné au parti communiste russe, qui conserve en son sein de sincères révolutionnaires, l'indépendance du gouvernement russe ne peut se concevoir qu'avec la mort du parti, en tant que parti révolutionnaire. Mais l'aveu de l'échec et le retour à la démocratie peut soulever au sein des masses de sérieux mouvements de révolte, et le gouvernement russe cherche à ne pas froisser les susceptibilités des masses.

La Révolution n'est pas encore effacée dans la mémoire du peuple russe, les souffrances endurées ne sont pas encore assez lointaines, et la misère est trop grande pour que les maîtres de la Russie puissent avouer ouvertement tout le désastre de cette politique d'autorité, qui devait orienter la Russie vers le communisme intégral.

Et pourtant, il n'y a pas d'issues. Les divergences qui séparent les chefs du bolchevisme marquent la fin d'un régime, ou plutôt sa transformation, et cette transformation est loin d'être favorable à l'avenir du prolétariat.

Que la vie économique de la Russie s'améliore du fait des relations commerciales avec l'étranger, que dans le domaine purement matériel le prolétariat trouve certains avantages immédiats au concours intéressé du capitalisme, cela ne fait aucun doute et n'a qu'une importance relative au point de vue social.

C'est pourtant là toute la politique d'abandon du parti communiste russe et de son gouvernement et c'est avouer qu'aujourd'hui le seul but poursuivi est d'établir une vie normale, basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, mais assurant au travailleur un bien-être supérieur à celui dont il bénéficiait sous le régime de la dictature prolétarienne.

C'est le régime de la réforme, tel qu'il est appliqué dans toutes les autres puissances, en un mot c'est le capitalisme qui renaît sous l'étiquette rouge de la dictature.

Est-ce la faillite de la Révolution ? Nous ne le croyons pas. La Révolution ne peut pas faire faillite : c'est le communisme autoritaire qui n'a pas répondu aux espérances qu'on en attendait.

Rien, sauf la Révolution mondiale, ne peut sauver à présent l'avenir prolétarien de la Russie. Les causes qui déterminent la nouvelle politique russe sont trop lointaines pour que l'on puisse y apporter un remède. La Russie s'achemine vers la bourgeoisie et la division qui règne dans la classe ouvrière mondiale ne peut lui faire espérer une Révolution qui la libérerait du joug capitaliste ; il ne reste plus au prolétariat russe qu'à s'organiser puissamment, en dehors des cadres politiques, pour arracher à la nouvelle bourgeoisie un peu de bien-être et au gouvernement un peu plus de liberté.

Quant aux hommes qui sont actuellement à la tête du pouvoir, qu'ils poursuivent leurs tractations avec le capital international, qu'ils continuent, s'ils le veulent, comme tous les gouvernements, à affirmer leur sympathie envers la classe ouvrière, mais qu'ils effacent leurs erreurs passées en laissant au prolétariat russe la faculté de lutter seul contre ses ennemis, sans venir envahir les organisations avec une politique malsaine, qui détruit toute possibilité de combat.

C'est en observant une neutralité absolue que le gouvernement des Soviets manifestera son désir sincère de voir s'émanciper et libérer le prolétariat mondial.

J. CHAZOFF.

Voici le jour de l'An

Voici le jour de l'an, où chacun établit son bilan...

Voyons un peu, parmi la foule, pour qui ce jour est un jour de fête...

Chez l'ouvrier, ce jour est une espérance... Vais-je toucher une gratification... L'année qui s'annonce va-t-elle être pour moi l'aurore de jours meilleurs ?... La Révolution, depuis si longtemps espérée, va-t-elle niveler quelque peu le mouvement humain ?... Le malheur va-t-il être toujours du même côté ?... Puis-je espérer un adoucissement entre les antagonismes des nations ?... Vais-je être délivré de la crainte de la guerre ?... Dois-je redouter la bataille fratricide, les horreurs d'une guerre civile fomentée par les partis de réaction, par les propriétaires, les féodaux du présent ?... De cette année, peut-être, datera la disparition de l'esprit guerrier chez l'individu... Pourquoi, en somme, existe-t-il, ici-bas, des monarchistes et des anarchistes ; je ne parle pas des républicains qui sont, pour moi, l'aspect du processus de transformation de l'autorité en antiautorité, il n'y a pas sur la terre de républicains !... Pourquoi des monarchistes, pourquoi des anarchistes ?... Cette année qui s'élève, peut-être, me donnera la réponse ?... Qu'est-ce que les anarchistes ?... Je suis anarchiste si je désire manger à ma faim, boire à ma soif, dormir selon mon besoin... Que sont donc les monarchistes ?... Des propriétaires ?... Eh bien, moi aussi je suis propriétaire, je veux étendre la propriété, l'étendre de telle manière que tous les individus aient un droit égal à la possession de notre pauvre machine ronde !... Les antipropriétaires sont pour la propriété collective, les propriétaires ne veulent entendre parler que de la propriété individuelle, idée qui enchaîne les vastes projets, petite culture, petits moyens, petits hommes...

Les monarchistes, cette année, vont-ils sombrer dans le ridicule ?...

Chez le patron, le Jour de l'An, c'est la consommation des bénéfices réalisés sur le dos de l'ouvrier, c'est le jour où l'on paye à boire, où l'on promet de splendides colliers, où l'on prédit un chômage certain dans la corporation, une refonte certaine des lois ouvrières, l'avènement d'un ministère Briand, le sauveur possible, l'homme qui comprend...

Mais tous les désirs et les espérances, dans la classe ouvrière, dans le camp patronal, sont à la merci du moindre mouvement cosmique, qui satisfera ceux-ci ou ceux-là, plutôt celle-ci, l'auteur de ces lignes l'espère, que celle-ci.

K. X.

(1) Editions de la Librairie Internationale.

A travers le Monde

En peu de lignes...

ALLEMAGNE

UN JOURNAL SUSPENDU

La feuille communiste « la Lutte des Classes », paraissant à Halle, a été suspendue pour une période de quatre semaines, pour insultes au président Ebert.

L'AFFAIRE

DE L'ANTHROPOPHAGIE DENCKE

Berlin, 31 décembre. — L'affaire de l'anthropophage Dencke qui, à Munsterberg (Silésie), tua dans sa maison un certain nombre de chemineaux qu'il dévora ensuite pour mettre leurs membres en salaison et les manger, continue à passionner vivement l'opinion publique.

La police reçoit chaque jour des lettres signalant plusieurs disparitions.

Un voisin de Dencke aurait averti les autorités policières, déjà au cours de l'été dernier, que des choses bizarres devaient se passer dans la maison de l'anthropophage. Il avait vu, notamment, y pénétrer un ouvrier qui, quelques jours plus tard, était signalé par la presse comme disparu. Du même, il avait remarqué, un jour, des vêtements et un foie que Dencke avait jetés dans un terrain proche et qui étaient certainement des débris humains.

LE SCANDALE DE LA BANQUE D'ETAT PRUSSIENNE

Berlin, 31 décembre. — Le scandale de la Banque d'Etat Prussienne prend chaque jour des proportions plus grandes.

La police a procédé ce matin à l'arrestation de trois des frères Barnath, bien connus à Berlin dans les milieux financiers et industriels.

Ces arrestations ont été provoquées par l'enquête menée à la suite de l'affaire Niské. Les magistrats découvrent que si la Banque de Prusse avait consenti des avances s'élevant à 15 millions de marks ou au financier lithuanien, les frères Barnath avaient reçu de leur côté des crédits s'élevant à 29 millions de marks.

L'ainé, Jules Barnath, a été arrêté ce matin dans la somptueuse propriété qu'il possède aux environs de Berlin.

Le quatrième des frères, le plus jeune, est actuellement à l'étranger.

Ces arrestations ont causé une vive émotion dans les cercles financiers de la capitale.

ITALIE

LE GOUVERNEMENT ET L'OPPOSITION

Selon le « Messaggero » le conseil des ministres s'est préoccupé de réprimer les excès de la campagne menée par l'opposition contre le gouvernement fasciste. Parmi ces mesures, les ministres attribueront une grande importance à l'application rigoureuse du décret-loi sur la presse.

Evidemment la liberté de la presse consiste à écrire et à penser en faveur du gouvernement. Mais il n'y a pas qu'en Italie fasciste que cela se passe ainsi, c'est dans toutes les puissances du Monde.

NOUVELLES VIOLENCES FASCISTES

De nombreux journaux sont suspendus

Rome, 31 décembre. — On n'aura pas tardé à se rendre compte de ce que signifiait le bref communiqué publié hier à l'issue du conseil des ministres et annonçant que le cabinet « était unanime dans sa décision d'appliquer toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder les intérêts moraux et matériels du pays ».

Ces mesures ont en effet reçu dès aujourd'hui un commencement d'application.

A Rome même, le « Becca Giallo », le « Piccolo », le « Sereno », le « Serenissimo » et le « Mondo », organes de l'opposition, ont été saisis, et leurs bureaux placés sous séquestre.

La même mesure a été prise à Naples contre le « Mattino », à Milan contre le « Corriere della Sera », la « Giustizia » et « l'Avanti », et à Turin contre la « Stampa » et le « Momento ».

Des perquisitions

D'autre part, la police romaine a opéré plusieurs perquisitions, notamment au domicile du député Misuri, fasciste dissident, et au siège de la direction du parti républicain.

Mouvement préfectoral

Enfin, pour avoir la situation intérieure bien en main, le cabinet fasciste annonce un vaste mouvement préfectoral. Plusieurs

préfets coupables de faiblesse vont être mis en disponibilité.

Violents incidents à Florence

Des incidents regrettables se sont produits dans la soirée à Florence, où des fascistes ont envahi les locaux du « Nuovo Giornale », organe de l'opposition, auxquels ils ont mis le feu.

Ils se sont ensuite rendus au siège de la loge maçonnique, qu'ils ont littéralement mis à sac. Plusieurs fascistes ont été arrêtés.

RUSSIE

TROTSKY QUITTERA-T-IL MOSCOU ?

Suivant un message d'Helsingfors au « Berlingske Tidende », Trotsky se serait déclaré prêt à quitter Moscou à condition que ses partisans, récemment révoqués de leurs fonctions officielles, soient réintégrés et qu'aucune représaille ne soit exercée contre eux.

Trotsky aurait également mis comme condition « sine qua non » à son départ que Freunse soit exclu du Conseil suprême du département de la Guerre.

LES REFORMES SOVIETIQUES

Un décret spécial du Comité central exécutif convoque à Moscou pour le 3 janvier un congrès d'organisation soviétique, dont la mission est d'étudier les conditions d'amélioration du travail des Soviétistes en tant qu'organes du pouvoir.

Le Comité central estime nécessaire d'obtenir une plus large participation des ouvriers sans parti, des paysans et des femmes des classes laborieuses au travail des Soviétistes. Des postes importants devront leur être confiés et ainsi sera rendu plus vif et plus fécond le travail des différents organes soviétiques.

Trotsky n'est pas encore parti ; il continue à résider au Kremlin.

BELGIQUE

DEUX AUTOS DANS UN RAVIN

Quinze personnes en sortent presque indemnes

Auvclais, 31 décembre. — Un mariage avait lieu à Jemeppe-sur-Sambre. Vers midi et quart, deux autos du cortège, pilotées l'une par M. A. Lejeune, l'autre par M. Guillaum, d'Auvclais, se suivaient à hauteur du pont. A un tournant brusque de la route, l'auto de M. Guillaum accrocha le premier et dévala dans le ravin. Il piquetta trois fois sur lui-même.

Or, il contenait six personnes qui, toutes, ne furent que légèrement blessées. Seule, la voiture resta mal en point sur place.

M. Lejeune, qui conduisait sept personnes, réussit à descendre le ravin lentement et à glisser jusqu'en bas sans dommage.

PALESTINE

L'IMMIGRATION POLONAISE

L'émigration de Pologne en Palestine augmente sans cesse.

Pendant le mois de décembre, 950 émigrants sont partis de Varsovie pour la Palestine ; 250 sont partis la semaine dernière et 350 sont partis au cours de la semaine qui vient de se terminer.

Audacieuse agression à Lille

Lille, 31 décembre. — Trois individus masqués ont fait irruption, 83, rue de Commerce, chez M. Julien Delevoey, commerçant en droguerie, âgé de 63 ans, qu'ils sommèrent de leur indiquer où se trouvait son coffre-fort.

Comme M. Delevoey s'y refusait, ils le frappèrent violemment à la tête, puis le ligotèrent et l'enfermèrent dans un réduit.

Mme Delevoey, étant survenue, fut à son tour frappée et laissée pour morte.

Les agresseurs fouillèrent ensuite les meubles, mais ne purent s'emparer que d'une somme de vingt francs.

L'état des époux Delevoey est grave.

La bande prit ensuite la fuite, et toutes les recherches faites pour les retrouver semblent vaines.

Brûlés vifs

Dijon, 31 décembre. — Le feu a éclaté dans la maison des époux Solbéric, à Lamarche-sur-Saône. Le mari, paralytique, ne put quitter son lit et mourut horriblement brûlé. Mme Solbéric fut grièvement atteinte en essayant de sauver son époux ; son état est désespéré.

Leur justice

Montpellier, 31 décembre. — Le tribunal correctionnel de Béziers a condamné à un mois de prison avec sursis et 200 francs d'amende le chef de gare Jean Cazeau de Capetang, et à huit jours également avec sursis et 100 francs d'amende le mécanicien Léon Deltour.

Malgré le mauvais état du matériel, on a trouvé le moyen de les condamner tous deux.

L'obligation d'enfanter

Limoges, 31 décembre. — Le tribunal correctionnel a rendu son jugement dans une sixième affaire d'avortement. Il a condamné une sage-femme, Mme Luffroy, 32 ans, à un an de prison et 1.000 francs d'amende ; deux de ses clientes, des ouvrières mariées, chacune à six mois de prison avec sursis et à 50 francs d'amende et deux personnes, inculpées de complicité, chacune à trois mois de la même peine, avec sursis.

Les métaux de la tempête

Boulogne-sur-Mer, 31 décembre. — Au cours de la tempête, une maison en construction, boulevard de Clocheville, s'est complètement effondrée.

On ne signale aucun accident de personne.

Une fabrique incendiée

Avignon, 31 décembre. — A Isle-sur-la-Sorgue, un incendie a détruit la fabrique d'engrais chimiques Brunet frères, quartier de Rebouas.

Les dégâts atteignent plusieurs centaines de mille francs.

Une octogénaire assassinée

Chaumont, 31 décembre. — Mme Blanchard, âgée de 81 ans, demeurant à Corlé, a été trouvée assassinée. La malheureuse portait à la tête plusieurs coups de marteau et gisait dans une mare de sang. Le vol ne semble pas être le mobile du crime.

PARIS ET BANLIEUE

— Boulevard de Sébastopol, une collision s'est produite entre un autobus et un taxi. Mlle Marie Clavière, 25 ans, 10, rue de Villeneuve, qui occupait le taxi, a été blessée et transportée à l'Hôtel-Dieu.

— Quai de Tokio, M. Marguère, 39 ans, 24, rue des Peupliers, à Billancourt, a été renversé par une auto. Grièvement blessé, il est à Beaugrenon.

— M. François Michelin, débitant de tabacs, 93, rue de la Chapelle, avait laissé la garde de son établissement à son employé, Germaine Herz, 18 ans, d'origine belge. En rentrant une heure plus tard, il a constaté la disparition de son employée qui a emporté une cassette renfermant 17.300 fr. On recherche l'indélicatte.

— Condamné pour meurtre, aux travaux forcés à perpétuité, Louis Plan, âgé de 42 ans, né à Bazainville, vient de mourir à la prison de Versailles.

— A hauteur du Pont de Châton, à Rueil, le cycliste Léon Lanté, âgé de 31 ans, domicilié 2, avenue Clemenceau, au Vésinet, a été renversé et blessé à la tête par l'automobile de M. Remoussin, domicilié également au Vésinet.

— Atteint de neurasthénie, Julien Rouny, à Marly-le-Roi, âgé de 75 ans, s'est suicidé en s'asphyxiant dans sa chambre.

— Les époux Berthelot, domiciliés à Stèvres, avaient confié la garde de leurs deux enfants : Jean, âgé de 2 ans, et Huguette, âgée de 4 ans, à leur grand-mère, septuagénaire. A un moment donné, le jeune Jean s'amusa à allumer des morceaux de papier, communiquant ainsi le feu à ses vêtements. Sa grand-mère et la petite Huguette, en lui portant secours, furent elles-mêmes brûlées. Le petit Jean, malgré les soins qui lui furent prodigués, est mort peu après.

N'oubliez pas la thune mensuelle

LEURS DIVIDENDES

— A l'usine de Saint-Jean-de-Loosne, de la Société des Forges et Aciéries de Commercy, l'ouvrier Robert Béguin, qui essayait de replacer une courroie sur une poulie, a été happé par l'arbre de transmission tournant à cent cinquante tours à la minute.

Les membres et le crâne fracturés, le malheureux mourut aussitôt qu'on réussit à arrêter le moteur.

— M. Goubert, cultivateur à Cassan-touze, revenait du moulin en conduisant un char de farine, son attelage suivait une pente raide, quand le timon cassa. M. Goubert fut renversé et écrasé par son char qui alla se briser dans un village en contre-bas.

— N'ayant pas entendu les avertissements du chef d'équipe, un poseur de la voie, Léon Lechêne, a été tué, au passage de la gare de Corgoloin, par l'express Nancy-Nevers.

— Le cadavre du charretier Paul Amaury, au service d'un fermier d'Adainville, a été découvert sur la chaussée, près de Meulan. D'après l'enquête, le charretier, pris d'un malaise, tomba et fut écrasé par son lourd véhicule.

Une école de boxe

Un bruit court. Il paraît qu'on va adjoindre à la buvette de la Chambre une petite salle bien aménagée et confortablement dotée de tous les instruments nécessaires, ainsi que d'un prévôt et d'un manager, pour apprendre à nos faiseurs de lois les principes de la boxe, selon tous les rites.

On mettra des gants, on échangera des directs et des indirects, et c'est Edouard Herriot qui inaugurera le ring parlementaire par un discours bien envoyé.

Quand ils auront tous profité des leçons et qu'ils seront en forme, on parle de remplacer les discussions à la tribune par des combats réguliers, sous l'œil de M. Pierre.

Cette information était colportée dans les couloirs par le petit Uhry qui faisait têter ses biceps à Cachin, et nous la donnons à nos lecteurs en attendant confirmation de la questure.

De l'origine d'un nom

D'où sort-il, ce nom de Daudet, patronyme d'une oligarchie familiale de gendarmes ?

Un Anglais, du nom de Livingstone, dans un ouvrage intitulé *Modern Language Notes*, nous dit qu'il viendrait du latin *David* et signifierait chanteur, joueur, baladin !

Quand on sait que cette espèce de gens, dans la Rome de la décadence, ou l'on voyait passer les grands barbares blancs,

étaient presque tous d'origine sémitique, on ne peut guère douter que le gros Léon ne soit de cette race qu'il combattait, naguère, avec un acharnement de sectaire.

Le jongleur de l'Action française nous montre, par son jeu de boules quotidien, qu'il est bien l'arrière-petit-fils de ses ancêtres.

UNION ANARCHISTE

Fédération de la Seine. — Groupe du 15^e

Dimanche, 4 janvier, à 14 heures

18, rue Cambronne

GRANDE CONFERENCE

par ANDRE COLOMER

sur

La Révolution anarchiste

Un camarade espagnol parlera des récents événements révolutionnaires d'Espagne.

Un camarade Russe prendra également la parole.

Participation au frais : 1 franc

VIENDRAIT PARAITRE :

dans la « Collection des Ecrits subversifs :

Han Ryner

L'HOMME ET L'ŒUVRE

par

Georges Vidal

Prix : 2 fr. 50 ; franco recommandé : 3 fr. 25.

FEDERATION ANARCHISTE PARISIENNE

Aux militants des groupes

Longtemps la F. A. P. n'a pas eu de vie définie, pendant des mois nous nous sommes demandés si nous réussirions enfin à la monter à côté de l'U. A. Aujourd'hui, nous pouvons dire que depuis quelques mois nous sommes arrivés à ce que nous désirions.

Nous avons appliqué nos méthodes de congrès, la F. A. P. a son Comité d'Initiative en dehors de celui de l'U. A. Les deux besognes se différencient, elles travaillent à part, les efforts sont moins embrouillés et les résultats sont meilleurs, s'ils ne sont encore qu'imparfaits.

Les groupes se font représenter assez régulièrement au C. I., facilitant ainsi son travail, si ce C. I. ne travaillait pas avec pratique et suite, cela était dû en grande partie à l'absence des principaux intéressés. Tout ce qui peut gêner son rôle est appelé à disparaître petit à petit, et nous trouverons bientôt un C. I. ardent à la besogne.

Si les groupes assurent leur présence au C. I. avec régularité un ou deux délégués, ils pourront s'assurer du travail tenté, ils pourront en commun traiter de toute la propagande.

S'ils n'ont pas eu plus souvent la visite des copains qui sont susceptibles de prendre la parole, cela est dû à notre manque d'orateurs, et les groupes ont un large effort à faire dans leur sein à ce sujet.

La situation financière est excellente, quelle reste ainsi elle ne tardera pas à s'améliorer sensiblement, le bilan paraîtra plus loir.

Pour conclure, la situation de la F. A. P. n'a jamais été meilleure de cette année : les groupes feront par la suite tout le nécessaire, pour lui donner une plus grande ampleur.

De plus, l'invite les groupes à rechercher un camarade pour me remplacer au secrétariat de façon qu'à la prochaine assemblée générale, qui aura lieu dans la première quinzaine de janvier, il puisse faire le travail pour continuer à assurer la liaison entre tous les groupes. Que les groupes y pensent.

F. SARNIN.

Bilan financier de la F. A. P.

DÉCEMBRE

Recettes totales..... 1.383 15

Dépenses totales..... 939 60

En caisse au 1er janvier 1925.. 443 55

L'homme

coupé en morceaux

Toujours aussi ténébreux, le mystère continue. On retrouve chaque jour des disparus « suspects ». C'est ainsi que l'on est certain que le chauffeur Marcel Gantier, d'Agén, est bien vivant, que Louis Pichon n'a jamais été coupé en morceaux.

Les lettres anonymes affluent toujours plus nombreuses et la lumière n'est pas prête d'avengir Barthélémy.

DERNIERE HEURE

L'agitation dans les P.T.T.

A la suite de la protestation du personnel des P. T. T. contre le non paiement de l'indemnité qui leur est due, une grande effervescence règne dans toutes les gares. Malgré le dégonflage des postiers confédérés qui ont lâché leurs camarades en acceptant d'attendre à une date ultérieure pour le paiement de l'indemnité, les postiers unitaires sont entrés effectivement en grève à partir de minuit dans les gares de Lyon et Saint-Lazare. On croit que les ambulants des autres gares vont suivre le mouvement.

Grève des bouchers à Gray

Les ouvriers bouchers de Gray se sont mis en grève hier au soir. Le mouvement étant prévu, on annonçait que la population est ravitaillée par l'autorité militaire. Les ravitaillements seraient envoyés de Belfort et un train est parti ce soir emportant une ample provision de « boules de son » à la population de Gray.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 1er JANVIER 1925. — N° 187.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

Les souffrances de l'inventeur

— Ceci, jeune homme, est le dernier point de mon prône, et vous ne m'excuserez pas de le réserver, car alors nous ne nous quittons pas aujourd'hui répondit-il avec la sise.

— Eh bien, parlez-moi morale, reprit Lucien, qui se dit en lui-même : « Je vais le faire poser. »

— La morale, jeune homme, commence à la loi, dit le prêtre. S'il ne s'agissait que de religion, les lois seraient inutiles : les peuples religieux ont peu de lois. Au-dessus de la loi civile est la loi politique. Eh bien, voulez-vous savoir ce qui, pour un homme politique, est écrit sur le front de votre XIX^e siècle ?

Les Français ont inventé, en 1793, une souveraineté populaire qui s'est terminée par un empereur absolu.

Voilà pour votre histoire nationale. Quant aux mœurs : madame Tallien et madame de Beauharnais ont tenu la même conduite. Napoléon épouse l'une, fait d'elle votre impératrice, et n'a jamais voulu recevoir l'autre, quoiqu'elle fut prin-

cesse. Sans-culotte en 1793, Napoléon chausse la couronne de fer 1804. Les féroces amants de l'égalité ou la mort de 1792 deviennent, dès 1806, complices d'une aristocratie légitimée par Louis XVIII. A l'étranger, l'aristocratie, qui trône aujourd'hui dans son faubourg Saint-Germain, a fait pis : elle a été usurière, elle a été marchande, elle a fait des petits pâtés, elle a été cuisinière, fermière, gardeuse de moutons... En France donc, la loi politique aussi bien que la loi morale, tous et chacun ont démenti le début au point d'arrivée, leurs opinions par la conduite, ou la conduite par les opinions. Il n'y a pas eu de logique, ni dans le gouvernement, ni chez les particuliers. Aussi n'avez-vous plus de morale. Aujourd'hui, chez vous, le succès est la raison suprême de toutes les actions, quelles qu'elles soient. Le fait n'est donc plus rien en lui-même, il est tout entier dans l'idée que les autres s'en forment. De là, jeune homme, un second précepte : ayez de beaux dehors ! cachez l'envers de votre vie, et présentez un endroit très brillant. La discrétion, cette devise des ambassadeurs, est celle de notre ordre, faites-en la

qu'avec votre conscience, et votre constance ou partie du secret, vous ne complex votre. Les grands commettent presque autant de lâchetés que les misérables ; mais ils les commettent dans l'ombre et font parade de leurs vertus : ils restent grands. Les petits déploient leurs vertus dans l'ombre, ils exposent leurs misères au grand jour : ils sont méprisés. Vous avez caché vos grandeurs et vous avez laissé voir vos plaies. Vous avez eu publiquement pour maîtresse une actrice, vous avez vécu avec elle, avec elle ; vous n'étiez nullement répréhensible, chacun vous trouvait l'un et l'autre parfaitement libres ; mais vous rompiez en visière aux idées du monde et vous n'avez pas eu la considération que le monde accorde à ceux qui obéissent à ses lois. Si vous aviez laissé Coralie à ce M. Camusot, si vous aviez caché vos relations avec elle, vous auriez épousé madame de Bargeton, vous seriez préfet d'Angoulême et marquis de Rubempré. Changez de conduite : mettez en dehors votre beauté, vos grâces, votre esprit, votre poésie. Si vous vous permettez de petites infamies, que ce soit entre quatre murs. Dès lors, vous ne serez plus coupable de faire tache sur les décorations de ce grand théâtre appelé le monde. Napoléon appelle cela : *laver son linge sale en famille*. Du second précepte découle ce corollaire : tout et dans la forme. Il y a des gens sans instruction qui, pressés par le besoin, prennent une somme quelconque, par violence à autrui ; on les nomme criminels et ils sont forcés de compter avec la justice. Un pauvre homme de génie trouve un secret dont l'exploitation équivaut à un trésor, vous lui prêtez trois mille francs (à l'instar de ces Conté, qui se sont trouvés vos trois mille francs entre les mains et qui vous dévouèrent votre beau-frère), vous le tourmentez de manière à vous faire céder

science ne vous mène pas en cour d'assises. Les ennemis de l'ordre social profitent de ce contraste pour japper après la justice et se couronner au nom du peuple de ce qu'on envoie aux galères un voleur de nuit et de poules dans une enceinte habitée, tandis qu'on met en prison, à peine pour quelques mois, un homme qui ruine des familles en faisant une faillite frauduleuse ; mais ces hypocrites savent bien qu'en condamnant le voleur les juges maintiennent la barrière entre les pauvres et les riches, qui, renversée, amènerait la fin de l'ordre social ; tandis que le banquier ou l'adroit capteur de successions, le banquier qui tue une affaire à son profit, ne produisent que des déplacements de fortune. Ainsi, la société, mon fils, est forcée de distinguer, pour son compte, ce que je vous fais distinguer pour le vôtre. Le grand point est de s'élever à toute la société. Napoléon, Richelieu, es Médicis s'élevèrent à leur siècle. Vous, vous vous estimez douze mille francs !... Votre société n'adore plus le vrai Dieu, mais le veau d'or ! Telle est la religion de votre siècle, que ne tient plus compte, en politique, que de la propriété. N'est-ce pas dire à tous les sujets : « Tâchez d'être riches ?... » Quand, après avoir su trouver légalement une fortune, vous serez riche et marquis de Rubempré, vous vous permettrez le luxe de l'honneur. Vous ferez alors profession de tant de délicatesse que personne n'osera vous accuser d'en avoir jamais manqué, si vous en manquez toutefois en faisant fortune, ce que je ne vous conseillerais jamais, dit le prêtre en prenant la main de Lucien et la lui tapotant. Que devez-vous donc mettre dans cette belle tête ?... Uniquement le thème que voici : Se donner un bel éclatant et cacher ses moyens d'arriver, tout en cachant sa marche. Vous avez agi en enfant,

soyez homme, soyez chasseur, mettez-vous à l'affût, embusquez-vous dans le monde parisien, attendez une proie et un hasard, ne ménagez ni votre personne, ni ce qu'on appelle la dignité ; car nous obéissons tous à quelque chose, à un vice, à une nécessité ; mais observez la loi suprême : le secret !

— Vous m'effrayez mon père ! s'écria Lucien, ceci me semble une théorie de grande route.

— Vous avez raison, dit le chanoine, mais elle ne vient pas de moi. Voilà comment on raisonne les parvenus, la maison d'Autriche comme la maison de France. Vous n'avez rien, vous êtes dans la situation des Médicis, de Richelieu, de Napoléon, au début de leur ambition. Ces gens-là, mon petit, ont estimé leur avenir au prix de l'ingratitude, de la trahison, et des contradictions les plus violentes. Il faut tout oser pour tout avoir. Raisonnons. Quand vous vous asseyez à une table de bouillotte, en discutez-vous les conditions ? Les règles sont là, vous les acceptez.

— Allons, pensa Lucien, il connaît la bouillotte.

— Comment vous conduisez-vous à la bouillotte ? dit le prêtre, y pratiquez-vous la plus belle des vertus, la franchise ? Non seulement vous cachez votre jeu, mais encore vous

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les fossoyeurs du syndicalisme

Le bureau de la C.G.T.U. et sa commission exécutive peuvent être fiers de leur œuvre, le dernier fleuron qui resplendissait sur la couronne de la C.G.T.U., la Fédération du Bâtiment, vient d'être à son tour livrée au cimetière des mercantiles de la politique ; ce qui constituait le pivot d'action de ladite C.G.T.U., sur lequel elle pouvait s'appuyer, vient d'être morcelé, cassé, brisé, et ce n'est pas la nouvelle Fédération communiste qui vient de constituer, qui sera capable de remplacer l'arme formidable qu'était encore notre vieille Fédération, malgré tous les ravages qu'y avait faits le Parti communiste depuis deux ans, plus particulièrement.

Comme je l'avais prédit au dernier C.C. N. et que rappelait si bien Monmousseau au Congrès des dissidents le 30 décembre, la C.G.T.U. règne maintenant sur un squelette ; quoi qu'il puisse lui et ses amis en dire, la Fédération ne continue pas à la C. G. T. U., car malgré le bluff du vote des morts et des anonymes, les effectifs qui la composent n'existent pas dans la bataille qui se livre aujourd'hui ; nul n'est mieux placé que le trésorier fédéral pour en constater, et s'il en est qui ont été dupés nous ne pouvons être, au bureau fédéral, de ceux-ci.

Je ne discuterai pas le nombre de mandats et leur valeur, quand l'on s'autorise comme l'ont fait certains secrétaires d'unions départementales, d'apposer leur signature et leur cachet sur certains mandats de délégué, comme celui de Lisleux qui est disparu depuis cinq ans, tel Cuny, secrétaire de l'Union Départementale de l'Aube, qui paracheva le mandat de Romilly-sur-Seine, alors que celui-ci est disparu et a remis cartes et timbres à la Fédération. Nous laissons l'opinion ouvrière juge, ainsi que les honnêtes gens, nous pourrions continuer ainsi un certain nombre de fois, et rappeler à cet occasion que le chiffre zéro n'a une valeur que quand il est précédé d'un nombre. Mais que devient donc dans tout cela l'obligation statutaire de quinze cotisations régulières, tout cela c'est comme le reste, du lâtage, du vide et du trompe-l'œil.

Aussi nous mettons au défi le nouveau bureau fédéral de publier la liste des organisations représentées, car en ce cas aussi bien le bureau fédéral que les secrétaires d'unions départementales qui devaient organiser le contrôle, seraient pris en flagrant délit de tromperie.

Mais que cela peut-il bien faire en l'occurrence, il fallait constituer une fédération agencée devant le Parti ; elle existe en nom, et cela est déjà quelque chose, que diable, les effectifs point besoin, le Parti des Massues y suppléera ; c'est ce qu'a consacré le Congrès convoqué sous le beau titre d'Unité, payé par le Comité international de propagande, et non par la C.G.T.U. comme le fausse entendre l'Humanité. C'est la conclusion de la campagne néfaste menée par la V. O. et l'Humanité, sur ordre du Parti et par le Bureau fédéral contre nous et qui est son aboutissement. Dire que l'on y fit à ce congrès un travail utile, nous ne nous en sommes guère aperçus, et certains délégués nous ont avoué en être écumés. Mais passons, glissons même, maintenant la Révolution est faite.

L'on nous a reproché de n'avoir rien fait depuis le dernier Congrès, l'on a simplement omis de dire que l'on a tout fait pour nous empêcher toute réalisation positive, car de par les mots d'ordre introduits pour la conquête des majorités, qui dure depuis bientôt deux ans, et qui a brisé, anéanti, tous les syndicats, la lutte, la bataille, n'existe plus contre le capital, le patronat, mais contre les syndicalistes qui défendaient leur maison, il fallait à tous prix nous abattre parce que nous agencions ; l'on allait, non plus à la conquête des masses et aux réalisations de toute nature, mais à la conquête des majorités. Inutile de dire que dégoûtés, les travailleurs se sont enfuis à jamais de telles galères, comme nous avons décidé, et avec nous tous les syndicalistes qui ont encore des effectifs, de nous sauver du radeau de la Méduse synthétisé par la C. G. T. U. aux ordres du Parti.

Je n'insiste pas, car de tous les arguments que je pourrais apporter, aucuns ne sont valables pour Messieurs les Communistes ; n'étant que les agents de la bourgeoisie, comme l'indiquait si bien Teulade, il faut dans le plus bref délai prendre le taureau par les cornes et finir de nous abattre ; ainsi fut la conclusion. Les copains sont donc avertis, ce n'est pas contre les patrons que vont être portés les coups de la nouvelle Fédération, mais contre les petits bourgeois que nous sommes. Voilà le véritable rôle de la nouvelle Fédération : continuer à semer le désordre et la haine, lancer la calomnie à jet continu, ainsi se résume son premier travail. Nous aurions cru Teulade plus intelligent, et nous regrettons que le sectarisme l'ait conduit à déraisonner à ce point. Nous attendrons longtemps, nous les agents de la bourgeoisie, une leçon de révolutionnarisme de Teulade, car l'on ne peut guère peigner quelqu'un qui est chauve, et c'est son cas. Le degré de révolutionnarisme ne se mesure pas à la gueule, et le jour où il faudra en jouer, nous verrons à ce moment où sont les démagogues.

Inutile de dire aussi que nous attendons toujours les preuves de contre-révolutionnaires, d'agents de la bourgeoisie, du gouvernement, de mouchardage et de policiers, injures qui nous ont été lancées gratuitement pour servir la mauvaise cause. Nous attendrons encore longtemps que les preuves soient apportées.

Nous sommes anéantis à dit aussi Teulade, les troupes nous ont quittés. Nous attendons aussi que l'on veuille faire preuve de cette affirmation gratuite. Nous verrons d'ici quelque temps où sont les véritables forces, et nous nous permettons de rappeler le vieux proverbe : Il ne faut pas vendre la peau de l'ours...

Obligés de quitter un milieu où nous n'avons trouvé que méchanceté, haine et désillusion, et poussés à cette nécessité par nos syndicats, nous allons pouvoir enfin reprendre la vieille bataille qui ne nous a jamais trouvés en arrière ; débarrassés des questions de tendances, les camarades reprendront leur place au syndicat, et notre

Fédération n'aura guère à souffrir de cette deuxième scission, pas plus qu'elle n'a souffert de la première, à condition toutefois que Messieurs les Communistes veuillent bien nous foutre la paix et s'occuper de leurs affaires. Serait-ce trop leur demander ? Qu'ils sachent en tout cas que tout en besognant pour la défense des intérêts des adhérents de notre Fédération, ils nous trouveront toujours prêts à la riposte, et que nous rendrons coup pour coup, n'étant pas, ils le savent, tolstoïens.

Il reste entendu que, comme toujours, nous aurons à cœur de ne pas commencer. Fixant dès aujourd'hui leurs nouvelles responsabilités, comme hier dans la bataille contre le patronat, le gouvernement, la réaction mondiale, nous aurons à cœur comme nous l'avons fait hier, de leur montrer le chemin, et serons les premiers dans la bataille, attendant avec impatience l'unité tant désirable qui fera la force du monde ouvrier et lui permettra de vaincre ; ce jour-là nous fera sortir de la position d'autonomie prise par nous, car l'autonomie n'est pas un but, mais un moyen de forcer les organismes centraux à faire cette unité qui est indispensable.

H. JOUVE.

UNION FEDERATIVE DES SYNDICATS AUTONOMES DE FRANCE

Travaux de la C. E. provisoire

Réunie régulièrement le 29 décembre 1924, la C. E. provisoire tient à affirmer à nouveau et une dernière fois que l'U. F. S. A. n'est pas une troisième C. G. T. Conformément aux décisions de la Conférence des premier et 2 novembre, au cours de laquelle tous les points de vue — y compris celui de la constitution d'une troisième C. G. T. — ont été exposés, l'U. F. S. A. est l'organisme naturel de liaison de tous les syndicats qui ont rompu ou rompent avec la C. G. T. et rien de plus. L'U. F. S. A. est le groupement des syndicats autonomes, comme les C. S. R. et le Comité de Défense syndicaliste furent, dans le passé, l'expression de la Minorité.

Elle dispose de moyens financiers plus considérables et s'est donnée la constitution organique que lui imposent les conditions de la lutte engagée par les diviseurs et les naufrageurs du syndicalisme. C'est un minimum qu'elle n'entend pas dépasser sans consultation nouvelle des syndicats, mais ce minimum est nécessaire. Tous les syndiqués, tous les syndicats autonomes le comprendront, l'ont déjà compris.

Son but constant est de redresser le syndicalisme, de le placer sur le plan logique de la lutte de classes. Son souci dominant est de poursuivre sur le plan syndicaliste — et rien que sur ce plan — la réalisation de l'unité ouvrière à la base, avec tous les travailleurs souffrant les mêmes maux et ayant les mêmes aspirations de libération. Après avoir fixé ces points essentiels et déterminé sa position, qui coupe court à toutes les affirmations de nos adversaires, la C. E. provisoire a enregistré avec satisfaction les adhésions nouvelles parvenues, ainsi que les demandes de cartes et de timbres de 1925.

A ce sujet, elle demande aux syndicats de se hâter de faire leurs commandes, afin que l'organisme prévu fonctionne de la base au faite au premier janvier 1925. Elle tient aussi à leur rappeler que le prix de la carte est fixé à 2 francs et que cette ressource est la seule de l'U. F. S. A.

Les syndicats recevront le timbre gratuitement et les vendront le prix qu'ils voudront, à charge pour eux de constituer et de faire vivre les groupements qu'ils croient devoir constituer localement, départementalement, fédéralement et régionalement.

La C. E. enregistre avec plaisir la résistance opposée par les grands syndicats, comme les terrassiers de Seine et Seine-Oise, les maçons de Lyon, etc., qui, à leur tour, cherchent dans l'autonomie le remède à l'invasion destructrice du parti communiste et de sa caricature, la C. G. T. U.

Elle décide de l'édition d'un tract qui montrera le visage fausement unitaire de la C. G. T. U. et de l'U. S. R. et publiera à ce sujet tous les documents à l'appui. Elle démontrera également que la campagne démagogique entreprise par la C. G. T. U., soi-disant pour réaliser l'unité, n'est qu'une nouvelle manœuvre intéressée pour dupes les travailleurs et les asservir aux desseins des politiciens du parti des masses.

Elle démontrera encore que la C. G. T. U. est la responsable des événements actuels et qu'elle est, avec le capitalisme, la seule bénéficiaire.

En ce qui concerne les grèves de Douarnenez, l'U. F. S. A. a suivi avec la plus grande attention le déroulement du conflit, qui met aux prises nos camarades avec le trust des sardinières. Elle souhaite ardemment leur succès.

Elle déplore qu'en cette circonstance actuelle, la division ouvrière, fomentée par les partis politiques en général et le parti communiste en particulier, n'ait pas permis à tout le prolétariat de soutenir plus efficacement nos camarades en lutte. Elle dénonce les gestes hypocrites de tous les politiciens, qui ont cherché à faire de ce conflit leur grève et ont profité de ces circonstances tragiques pour faire une basse propagande électorale au détriment de la défense des droits des grévistes luttant pour leur existence.

Devant le fascisme qui monte de toutes parts, la C. E. demande aux ouvriers, aux militants, de rester vigilants sans s'alarmer et de ne répondre qu'à l'appel qui leur sera adressé, si les circonstances l'exigent.

Toutefois, elle demande de s'organiser fortement et rapidement sur tous les terrains pour être en mesure, le cas échéant, de résister par tous les moyens à ceux, quels qu'ils soient, qui prétendent leur imposer une dictature de parti à la faveur d'événements graves pouvant surgir inopinément.

La C. E. provisoire.

CHEZ LES LOCATAIRES

UN COUP DE FORCE

Le Conseil fédéral du dimanche 28 décembre s'est terminé par un coup de théâtre comme seuls les moscouitaires ont l'habitude de les préparer.

Rien n'y a manqué, le matin discussion sur des chicaneries administratives et le soir large débat pour amener aux résultats qu'ils cherchent dans toutes les organisations : le sapement du syndicat et l'assaut à la caisse.

Ceux des locataires qui ont pu assister à ces débats devaient se demander s'ils se trouvaient dans une réunion politique ou dans un Conseil des locataires, où il devait être question de la bonne marche de l'Organisation et de la lutte qu'elle doit constamment et sans relâche mener contre les propriétaires.

La discussion menée sur un but qui n'avait rien de local, puisqu'il s'agissait du Secours Ouvrier International, avait été amorcée pour l'adhésion à cette caisse communiste, dans un but détourné, occupait toute l'après-midi et brusquement sur un vote de surprise, puisque nombre de sections n'étaient pas présentes, la majorité atteinte par un nombre infime, alors que jamais, dans tout l'exposé, il n'avait été fait allusion à aucune somme, sans aucune consultation, dix mille francs, ni plus ni moins, furent immédiatement demandés à la grande stupeur de la plupart des délégués présents, qui étaient loin de s'attendre à ce coup de force à la caisse.

Maintenant, camarades locataires, jugez les procédés et voyez si cela est bien le but que vous vous proposez lorsque vous venez apporter votre adhésion au syndicat des locataires.

Quant à nous, nous protestons de toute notre énergie, non pas contre le secours que nous sommes en devoir de porter à toute fraction de la classe ouvrière qui souffre, mais à l'emprise du parti pour alimenter sa caisse défaillante et nous enchaîner à sa remorque pour sa seule politique.

Un délégué.

Grèves et Revendications

L'agitation dans les services publics

Les différentes commissions chargées d'adapter les salaires du personnel des administrations publiques au coût de la vie devaient présenter un rapport le 31 octobre dernier ; l'importance des travaux n'ayant pas permis, une échéance de trois mois fut consentie d'accord avec les délégués du personnel.

Pour liquider l'augmentation de l'année 1924, on devait verser au personnel une somme forfaitaire de 500 francs, payable en deux fois, moitié fin décembre 1924 et moitié fin janvier 1925.

Le premier versement n'ayant pas été fait à la date promise, une agitation sérieuse s'est alors produite parmi le personnel administratif.

Cette agitation s'est traduite dans les services des P. T. T. par un arrêt de travail de deux heures pour les équipes de nuit, notamment à la gare de Lyon.

D'autre part, le Comité intersyndical confédéré du personnel des services publics de la Ville de Paris et du département de la Seine adresse une protestation à la commission municipale et demande à ses membres de remettre leur démission au préfet de la Seine si les promesses faites ne sont pas immédiatement réalisées.

Les cheminots et les réintégrations

La Commission exécutive de la Fédération autonome des cheminots de fer proteste contre le vote du Sénat rendant la réintégration des cheminots révoqués facultative et va tenter de réaliser l'unité totale à la base sur le terrain corporatif en vue d'une action immédiate.

La grève d'Halluin

Une nouvelle entrevue a eu lieu entre Lorthois et les délégués des ouvriers du tissage en grève. Les pourparlers n'ont pu être menés à bonne fin. Mais on espère qu'ils reprendront sous peu, amenant une solution très prochaine.

Le salaire des mineurs

La préfecture de Saint-Etienne, il y eut ce matin, entre le Comité des mineurs confédérés et le Comité des Houillères de la Loire, une entrevue au sujet du réajustement des salaires.

Après avoir exposé la situation dans les charbonnages en général, notamment dans le Nord et en Belgique, où on envisagerait une diminution possible des salaires pour janvier et mars prochain, le Comité des Houillères a déclaré ne pouvoir que maintenir le statu quo.

Les délégués ouvriers ont vivement protesté contre de tels agissements et se sont retirés sans clore la discussion, en déclarant qu'ils en référeront à leurs syndicats.

FEDERATION DU BATIMENT

Mise au point

A propos du Congrès des dissidents du Bâtiment, le journal « l'Humanité » insère que le scissionniste Teulade aurait déclaré que les plâtriers d'Alger en grève, auraient été complètement abandonnés dans leur lutte par la Fédération du Bâtiment.

Ceci est faux.

Nous ne nous attarderons pas à relever toutes les malhonnêtetés et les mensonges dont se servent de soi-disants travailleurs envers les membres du Bureau fédéral.

Nous disons seulement que le syndicat des Plâtriers d'Alger ne nous a jamais avisés de la grève, mais que nous attendons toujours une réponse à notre lettre du 13 novembre.

« L'Humanité » insérera-t-elle cette mise au point ?

Le Bureau Fédéral.

Amis lecteurs, abonnez-vous !

L'AUTONOMIE A TROYES

Bâtiment, Métaux, Textile, quittent la C. G. T. U.

Le Syndicat du Bâtiment de Troyes a décidé presque à l'unanimité de maintenir son unité à la base, c'est-à-dire de rester à sa fédération. Cela ne faisant pas l'affaire des suborneurs et scissionnistes du parti communiste, un syndicat politique fut constitué, et il comprend une « masse » de sept membres.

Les sentiments d'indépendance syndicale sont vifs à Troyes. Le fier exemple du Bâtiment a réveillé les camarades des Métaux et du Textile.

Le mardi 30 décembre, les délégués du Bâtiment, des minorités des Métaux et du Textile se réunissaient à la Bourse du Travail pour essayer de dégager le syndicalisme de l'emprise politique, quelle qu'elle soit.

Après avoir entendu Penot pour le Bâtiment, Legrand pour les Métaux, Burtin pour le Textile, et Broutchoux, délégué de l'U. F. S. A., tous les militants furent d'accord pour nommer une commission locale provisoire afin de faire revivre le syndicalisme révolutionnaire et préparer l'unité.

Ont été désignés : Bâtiment : Penot, Guénery, Nottin ; Métaux : Bouton, Legrand, Desmarais ; Textile : Burtin, Lavandier, Walter. Le secrétariat a été confié à Penot. Lui écrire, 5, rue Michelet, Troyes.

Allons, petit à petit les consciences se réveillent et les plus grands espoirs sont permis en faveur de l'unité ouvrière et de la lutte de classes sur le terrain strictement ouvrier. — P.

Grifferies...

L'impossible unité.

Re-péroraison du re-grand discours reproché hier — c'est toujours le même ! — au Congrès scissionniste de la Fédération du Bâtiment par le petit Citoyen 1910 : « Tous ensemble au sein de la C.G.T.U., notre regard tourné vers l'avenir, qu'un seul idéal nous anime : Etendre la Révolution russe au monde entier par l'instauration de la dictature du prolétariat ! »

Et c'est sur ce programme, avec cet idéal que l'on veut reconstituer l'unité, que l'on fonde une nouvelle Fédération « unitaire » ! Façon élégante de fermer brutalement une porte que l'on assure grande ouverte. Instauration mondiale de la dictature du prolétariat ! Avec ses méthodes ! Avec ses créatures. Merci du peu !

Jadis — nos néo-marxistes l'ont toujours ignoré — l'idéal et le programme de la classe ouvrière tenait en cette formule : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

La-dessus, il est possible de refaire l'unité.

Enthousiasme !

Coupé dans l'Humanité d'hier (compte-rendu du Congrès scissionniste du Bâtiment) :

« Au nom des syndicats alsaciens-lorrains, Mühlberger (Strasbourg) — qui s'exprime en allemand — est très applaudi. »

Naturellement personne, dans l'assistance, n'entendait l'allemand. Raison de plus pour applaudir très fort un discours que l'on ne comprend point.

Et le plus drôle, c'est que l'on nous assure que le camarade Mühlberger a cordialement engueulé ses auditeurs, en allemand.

Solidarité

Le nombre des chômeurs est grand, et nombreux parmi ceux-ci sont dans une misère lamentable. La mauvaise saison sévit, quelques-uns ont besoin de vêtements.

Ceux qui pourraient nous envoyer des vêtements et linge pour hommes, femmes et enfants n'oublient pas les miséreux.

Il en est un en particulier qui aurait besoin d'être secouru au plus tôt. Sans travail, il souffre de ne pouvoir donner à manger à sa femme et à ses cinq enfants, qui les pauvres petiot, entre eux cinq ne font pas un an.

Adressez les envois à Quetier, 9, rue Louis-Blanc.

CHEZ LES COMMUNAUX DE LA SEINE

De singuliers syndicalistes

Il y a un an se créa chez les communaux un syndicat autonome dont le but inscrit à ses statuts était la défense des principes syndicalistes violés par les « moscouitaires » du syndicat unitaire et la reconstruction de l'unité syndicale.

Ce syndicat tenait sa première assemblée générale dimanche 28 décembre, à la Bourse du Travail, salle Ferrer.

Une centaine de membres étaient présents. Des questions corporatives furent d'abord discutées. Puis le problème de l'unité syndicale fut abordé.

Le camarade Bert ouvrit le débat, estimant que le syndicat ne pouvait continuer à rester sans liaison avec la classe ouvrière organisée. Une commission avait été désignée voilà huit mois pour s'aboucher avec les autres syndicats. Elle n'a jamais été réunie, et il demandait qu'elle le soit immédiatement.

Le secrétaire administratif Buissonnet, soutenu par le président de séance, qui invectivait l'orateur, l'accusant d'être un « étranger » (sic) et un « agitateur », fit alors des déclarations qui sont à retenir.

Ce singulier syndicaliste veut l'autonomie pour faire du « professionnalisme ». Ni C. G. T. U., ni C. G. T., ni Fédération des Syndicats Autonomes !

Restons complètement indépendants et défendons nos intérêts corporatifs, déclarait-il !

On connaît la thèse. C'est celle des syn-

dicats « jaunes » affiliés à la Confédération nationale du travail ou autres organisations fantômes stipendiées par les fascistes.

Le président de séance devenait de plus en plus furieux, injuriant Bert et lui reprochant de n'être syndiqué que depuis trois mois pour faire le jeu des unitaires dans le syndicat autonome !

Fort heureusement le camarade Besson (Saint-Ouen), le nouveau secrétaire général fit preuve de meilleurs sentiments syndicalistes et unitaires.

Une Commission chargée de se mettre en rapport avec les autres syndicats ayant été nommée, le la convoca, dit-il. Cette déclaration fut bien accueillie par l'assemblée malgré les crises d'épilepsie que piquait l'énervement qui avait été chargé de présider la séance.

Esprons maintenant que les éléments vraiment syndicalistes qui adhèrent au syndicat autonome vaincront facilement les défenseurs d'un syndicalisme outrancier qui ne cadre pas avec les statuts adoptés par ce syndicat voulant demeurer sur le terrain de la Charte d'Amiens.

C. KRETAIRE.

Communiqués syndicaux

DANS LE S. U. B.

MONTEURS ELECTRICIENS. — Conseil syndical demain vendredi, à 18 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 13.

CIMENTIERS-MACONS D'ART. — Réunion du Conseil syndical demain vendredi, à 17 h. 30, Bourse du Travail, bureau 14, 4^e étage. Présence indispensable de tous les camarades.

Cours professionnels

CHARPENTE EN BOIS. — A 20 h. 30, salle des Travaux, 8, avenue Mathurin-Moreau.

SEBRURIERS. — A 20 h. 20, salle Fernand-Pelloutier, 8, avenue Mathurin-Moreau.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

LIBRAIRIE SOCIALE. — La Librairie sera fermée aujourd'hui.

Jeunesse Anarchiste. — Tous vendredi à la réunion du 18^e.

Groupe du 18^e. — Demain vendredi, réunion du Groupe, salle Hermentier, 77, boulevard Barbès. Causerie sur « la nouvelle brochure de Madeleine Vernet », par le camarade Achille.

Groupe du 19^e. — Les camarades libertaires et sympathisants sont invités à assister à la réunion qui se tiendra le samedi 3 janvier, à 21 heures, salle de la Solidarité, 15, rue de Meaux.

Une causerie sera faite par un camarade. Que les camarades viennent nombreux et à l'heure indiquée.

Groupe du 20^e. — Réunion vendredi 2 janvier, 4, rue de Ménilmontant, à 20 h. 30. Causerie par la camarade Marcelle Weiss, sur « les événements révolutionnaires d'Allemagne en 1918 ».

Invitation cordiale aux sympathisants.

Province

Groupe d'Etudes Sociales de Roanne. — Les camarades libertaires et sympathisants de Roanne sont priés d'assister, samedi 3 janvier, à 20 heures, à une réunion du Groupe d'Etudes Sociales, rue Cadore, salle 2.

Groupe de Romans. — Samedi 3 janvier, tous les camarades sont priés d'assister à la réunion du Groupe café Cohet, place Jacquemard, salle du premier.

Organisation du concert Charles d'Aray pour le 10 janvier, salle des Fêtes, Bourg-de-Péage.

Concours assuré des meilleurs chanteurs de la localité. Présence indispensable.

Groupe d'Etudes Sociales de Toulouse. — Les camarades et sympathisants sont priés de venir assister nombreux à la soirée artistique que le Groupe de Toulouse organise pour le dimanche soir 4 janvier, à 20 h. 30, salle de l'Antienne Faculté des Lettres, rue de Rémusat, avec les concours de notre camarade Charles d'Aray, le poète chansonnier, dans son plus nouveau répertoire.

Communications diverses

Groupe de Défense Sociale d'Almargues. — Tous les adhérents du Groupe, les sympathisants et amis, sont priés d'assister nombreux à la réunion générale, demain vendredi, à la mairie, salle du Syndicat, premier étage, à 20 h. 30.

Sujet : « Dernières dispositions à prendre pour la soirée Charles d'Aray et organisations contre le fascisme ».

Tournée Charles d'Aray (conférence par la chanson). — Les camarades du Nord sont priés de se mettre en rapport au plus vite avec Ch. d'Aray pour l'organisation de ces conférences : Denain, Amiens, Soisson, Douai, Lens, Lille, Arras, Roubaix, Hazebrouck, Dunkerque, Calais, Étaples, Noyel, Doullens, Amiens et Rouen.

Ecrire tout de suite à Charles d'Aray, poste restante, Romans (Drôme).

PETITE CORRESPONDANCE

Vignerot, du Groupe de Billy-Montigny, est prié de donner son adresse à René Devry.

Adrien Plazanet. — Veux-tu donner ton adresse actuelle à Folgas, Limours.

Robert et Odette. — Je vous ai envoyé une lettre poste restante, bureau central, à Toulouse, et j'attends de vos nouvelles tout de suite. — Henri.

Groupe de Tarbes. — Les types ont perdu votre communication qui avait été donnée. — Dulud.

Dauphin-Meurier peut-il passer voir Chazoff au journal ?

Le Groupe du Havre demande à Lemonnier son adresse. L'envoyer chez Cachevich, 9, rue d'Austerlitz.

Jean MARESTAN

L'Éducation sexuelle

Tous ceux qui désirent se documenter sur la question sexuelle et son hygiène liront ce livre avec intérêt.

En vente à la Librairie Sociale
Prix : 7 francs ; franco, 7 francs 50
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Devry 619-33
Achetez tous vos livres et brochures à la Librairie Sociale, la seule sous le contrôle de l'Union Anarchiste.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : Louis LOUVET

Imprimerie spéciale du Libéraire

10-12 rue Paul-Lelong, Paris.